

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

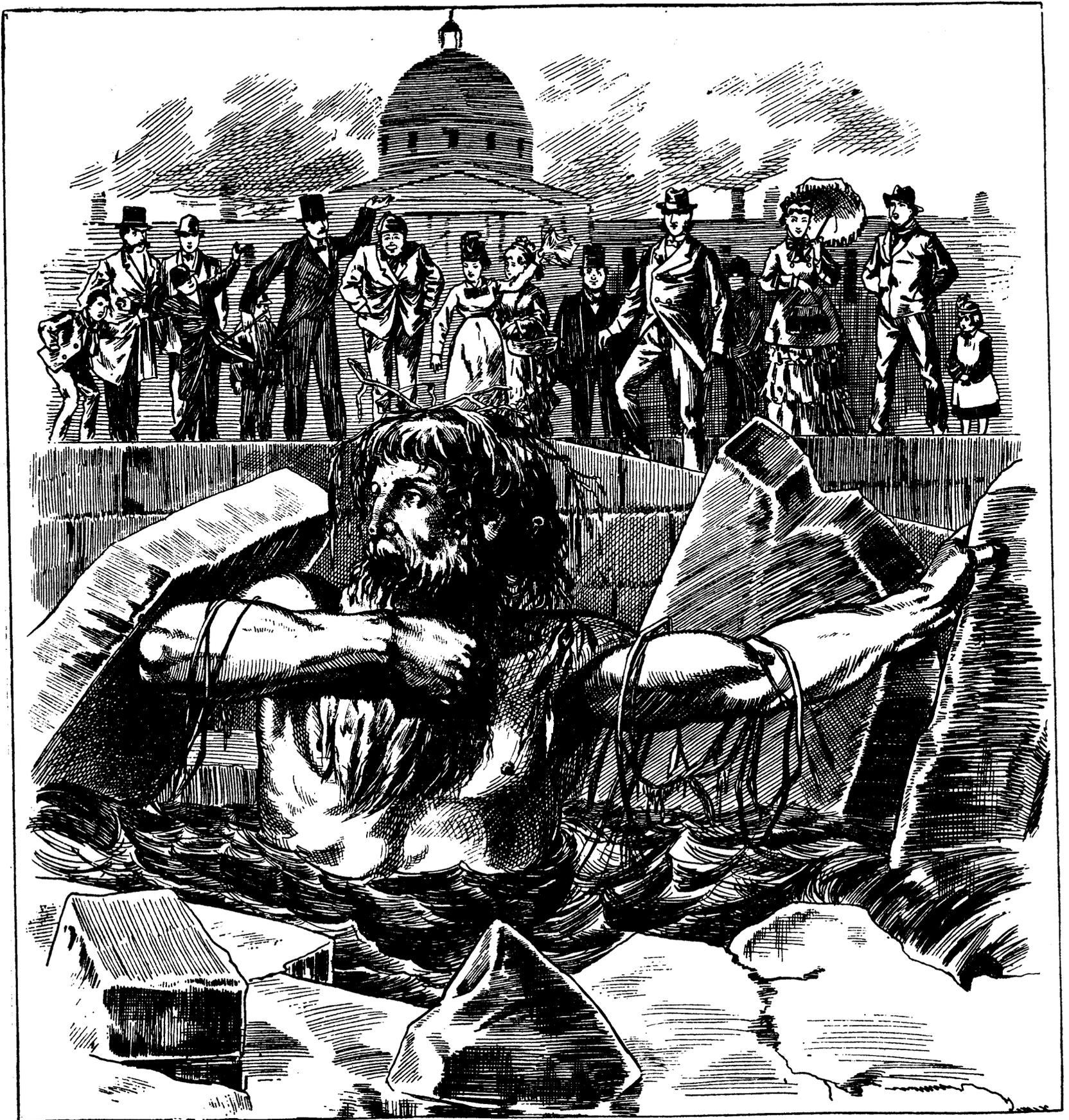
Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

3ÈME ANNÉE, No 156. — SAMEDI, 30 AVRIL 1887

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIETAIRES
BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif special pour annonces à long terme



LE VIEUX SAINT-LAURENT SECOUANT SES ENTRAVES—(Voir page 414)

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 30 AVRIL 1887

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous par Léon Ledieu.—Poésie : Enfants et fleurs, par Chs A. Gauvreau.—Un philosophe sous les toits, par Hermance.—Les explorateurs contemporains, par Jules Gros.—Le Saint-Laurent.—Bismarck et Boulanger.—La mort d'Yvon Juguau.—Jeu de billard.—Comment s'habiller.—La mode pratique.

GRAVURES : Le vieux Saint Laurent secouant ses antraxes.—L'inondation à Montréal : une rue dans le griffintown.—Les curieux attendant le départ de la glace.—Les explorateurs contemporains.—Gravure du feuillet.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	\$50
2me ..	25
3me ..	15
4me ..	10
5me ..	5
6me ..	4
7me ..	3
8me ..	2
86 Primes, à ..	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'Assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

A NOS ABONNÉS

Nos abonnés qui déménagent sont priés de nous en avertir sans retard, et de nous faire connaître le numéro et la rue de leur nouvelle demeure, afin de n'éprouver aucun retard dans la réception du MONDE ILLUSTRÉ.

PRIMES MENSUELLES

TRENTE-SEPTIÈME TIRAGE

Le trente-septième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros d'Avril), aura lieu SAMEDI, le 7 Mai, à huit heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.

PARLEMENT DE QUÉBEC

L'interruption que nous avons apportée dans la publication des portraits des membres du Parlement de Québec va cesser.

La plupart de nos députés, malgré leurs travaux écrasants, nous ont promis de disposer prochainement d'une minute pour nous envoyer leur photographie.

Un peu de patience encore. Tout vient à point à qui sait attendre et nous attendons le bon plaisir de nos représentants.

NOTES ET IMPRESSIONS

Les plus lourds impôts ne sont pas ceux que prélève sur nous l'État, mais ceux que nous payons à nos sottises.—G. M. VALTOUR.

Il y a des gens qui ont fait le mal en vue des journaux judiciaires. Erastide a couvé une immense nichée d'imbéciles.—PAUL FÉVAL.

La foule est agitée par des courants aveugles, comme la mer qui aujourd'hui lèche le sable de ses rives et demain renverse une lieue de falaise, sans mauvaise intention.—EDM. ABOUT.



Le bill de M. Lemieux, le *Bill du Crucifix*, comme on le désigne dans les journaux, ne passera pas et ne sera même pas soumis au vote.

Son adoption est si peu possible, du reste, que le seul fait de l'avoir préparé a suscité tant de réclamations, de cris et d'accusations, qu'on s'est demandé si une guerre civile n'allait pas éclater.

Il s'agissait de placer un crucifix dans toutes les Cours de Justice afin de donner plus de solennité au serment.

L'idée était excellente, mais dans un pays comme le nôtre où, avant de faire la moindre des lois, il faut s'enquérir si cela plaira à notre cocher parce qu'il ne sait pas parler français, ou à notre balayeur de neige parce qu'il n'est pas de notre religion, on conçoit qu'elle ne pouvait être admise.

Comme il ne s'agit pas de politique dans cette affaire, j'ai le droit de parler de la chose et de vous dire comment je l'apprécie.

. Comme les années disparaissent rapidement, je m'aperçois que ce que je vais vous dire s'est passé il y a bien longtemps, et que j'ignore même en quelle année.

Ce devait être cependant en 1856 ou 1857, et, dans tous les cas, je n'étais pas bien vieux, puisque jamais je n'avais encore assisté à un procès civil ou criminel et, que ce jour là, un vendredi, j'étais pour la première fois au Palais de Justice de ma ville natale.

Il était onze heures du matin, j'étais avec un de mes camarades de collège B....., nous avions congé, je ne sais pourquoi, et nous nous prome nions le nez au vent et la bouche ouverte.

En passant devant le palais, —devant l'au-dience, comme on dit là-bas—B... me dit :

—Viens donc voir juger.

Je le regardai d'un air ahuri sans répondre et lui, comprenant mon étonnement :

—Tu n'es jamais allé au tribunal ? viens, tu verras les juges en grande robe, les gendarmes, les voleurs, les avocats et tout le tra-la-là..... c'est beau, je t'assure.

Je me décidai et le suivis dans le grand escalier.

En arrivant en haut, B... se retourna et me dit tout bas :

—Ne fais pas tant de bruit avec tes souliers, on ne nous laisserait pas entrer.

Il avait bien raison, car en ce temps-là les collégiens n'étaient pas aussi élégants que de nos jours, et mes souliers blindés de clous gros comme ça, pesant trois livres chacun, rendaient à chaque pas un bruit de ferraillage assommant et faisaient feu sur le pavé de la rue.

Képi bas et marchant sur le bout des talons, nous faisant plus petits encore que nous ne l'étions, nous pénétrâmes dans la grande salle.....

Nous n'avions pas fait deux pas qu'une voix formidable se fit entendre :

—Silence!...

Je perdis la tête et dis tout haut :

—C'est pas moi, m'sieur.....

Cette singulière sortie produisit un certain émoi, mais nous nous fautilâmes adroitement entre les jambes des spectateurs et l'ordre se rétablit. Alors je regardais.

. Mes yeux étaient juste à la hauteur de la barrière qui séparait la cour, le sanctuaire légal, proprement dite, de l'espace réservé aux spectateurs.

Je vis les juges, le procureur impérial, les avocats, les huissiers, les témoins, les accusés, les gendarmes, etc, etc...

Certes les juges avaient grand air, les gendarmes étaient bien imposants, les prisonniers étaient tristes, les avocats bavards et les huissiers peu avenants ; on sentait dans toute la salle une atmosphère lourde et grave, et chacun semblait écrasé par la majesté de l'appareil judiciaire.

Les tables étaient recouvertes de drap vert, et les murs étaient nus, sauf un côté.

Derrière les juges, sur le pan de muraille faisant face au public, je vis un grand, très grand tableau de douze pieds de hauteur au moins, sur lequel le jour débusquant d'une grande fenêtre, venait tomber pour l'éclairer en plein.

Ce tableau représentait Jésus-Christ mourant sur la croix, et dès que je la vis, mes yeux ne purent se détacher de cette peinture que j'étais étonné de voir là.

L'artiste, suivant scrupuleusement les paroles de l'Evangile de la Passion en avait interprété toute la grandeur avec un talent admirable et, en fixant les traits décomposés de l'Homme Dieu, les ténèbres tombant du ciel, la vague lueur qui n'éclairait plus qu'une ligne de l'horizon, en regardant ce divin supplicié, j'eus peur !

. Or, chaque témoin appelé venait se placer au centre de la salle, devant le tribunal, et par conséquent faisait face au Christ qui dominait tout.

C'est en regardant le Sauveur qu'il levait la main droite et jurait à haute voix de dire la vérité, toute la vérité et rien autre chose que la vérité.

Pendant tout, son interrogatoire il ne pouvait lever les yeux en face de lui sans être témoin des derniers spasmes de l'agonie de son Dieu.

Eh bien ! je crois vraiment que la présence de ce tableau devait influencer beaucoup sur le témoin et l'empêcher de commettre un crime, quand parfois l'idée de se parjurer lui traversait le cerveau.

J'ai toujours eu cette conviction quand partout, en France, j'ai vu dans toutes les Cours de justice, cette grande figure du Christ mourant.

. Il y a environ quatorze ans, je fus appelé un jour à rendre témoignage dans une cause quelconque, à Montreal.

Un employé de la cour parlant un français de basse cour me présenta un livre et me dit.

—Vous jouerez sous l'saint svangiles dire tout l'vérité dans s'cause etc — Ainsi qu'Diou vous soit en aide !

—Baisé le livre !

Dix ivrognes peut-être avaient appuyé leurs lèvres sur le livre, mais je dus quand même me soumettre à cette coutume malpropre.

L'employé reprit son livre et le jetta dans un coin de son bureau.

Les Cours de Justice ne sont pas très imposantes en Canada, le décorum y manque beaucoup, mais je ne faisais pas attention à cela ce jour-là.

Une chose me frappait : c'est qu'à la place occupée en France par le Christ, on voyait un tableau représentant les armes d'Angleterre : un lion, une licorne, et, au centre, un cartouche contenant la rose anglaise, le chardon écossais et la lyre irlandaise.

Ce qui ressortait le plus étaient les deux plus grandes figures : le lion et la licorne.

. Quand ils ont entendu parler d'adopter la vieille coutume de France (disparue, hélas ! depuis deux ans) et de placer des crucifix dans les salles des tribunaux, les protestants ont crié comme des aveugles qui ont perdu leur bâton, et ont protesté en chœur.

C'est leur affaire, mais leurs réclamations mêmes nous prouvent combien elles sont peu sérieuses.

Vous avez vu la différence qu'il y a entre les deux serments, celui qui était prêté en France et celui que l'on a adopté ici.

En France, le témoin avait constamment sous les yeux, je le répète, cette grande figure qui l'inspirait et le soutenait dans ses moments de défaillance.

Ici, le livre une fois disparu,—et on le fait disparaître vivement,—que vous reste-t-il pour vous prouver que vous devez dire la vérité ? vous levez les yeux et vous ne voyez rien que deux bêtes, deux animaux : un lion et une licorne. Et encore ce dernier est-il purement hypothétique.

Entre la sainte figure du Christ et la silhouette informe de deux bêtes, certaines gens de notre province n'ont pas hésité à opter pour les animaux.

C'était leur droit, mais à coup sûr, c'est aussi leur punition.

Le Bill de M. Lemieux ne pouvait convenir à ces gens-là.

. Il y a un an, à pareille époque, en constatant les dégâts causés par l'inondation, tout le monde s'est ému à juste titre de cet accident, et comme notre ville est menacée chaque année du retour de pareil désastre, bien vite on résolut de prendre les mesures les plus énergiques.

On se remua beaucoup, on cria très fort et, ingénieurs du gouvernement, ingénieurs de cités, ingénieurs civils, pilotes, navigateurs, gens de mer, habitants du plancher des vaches, etc., etc., firent de très longs rapports, plus obscurs les uns que les autres, mais arrivant tous à la même conclusion : Eclipse totale d'inondation.

Le gouvernement fédéral, les commissaires du havre et la cité de Montréal votèrent des crédits pour mettre à exécution quelques-uns des projets recommandés.

Tout d'abord on résolut de casser la glace au fur et à mesure de sa formation afin de conserver un passage libre de Montréal à Trois-Rivières ou quelque part par là.

Quand les bateaux furent préparés la glace n'était plus disposée à se laisser casser, et peu s'en fallut que ce ne fut elle qui brisait les navires.

Ceux-ci prirent bien vite leurs quartiers d'hiver et ne bougèrent plus.

Plus tard on se décida à se servir de la dynamite pour désaggréger la glace.

Notez que ce furent des gens passant pour très sérieux qui s'amuserent à faire ainsi des petits trous dans le fleuve solidifié.

Plus tard encore on s'amusa à pomper l'eau du fleuve pour la renvoyer dans le même St-Laurent.

Enfin après avoir bien étudié l'amont et l'aval du St-Laurent, et de l'Ottawa, les savants du pays décidèrent que Montréal ne serait pas inondé.

On aurait organisé un concours de sottise que l'on n'eût pas mieux réussi.

Deux jours après, l'eau envahissait tout un quartier, exactement comme l'année dernière.

Plus on vantait les systèmes à l'essai, plus l'eau montait !

. D'aucuns se figurent que la situation de Montréal est unique dans le monde, et qu'il nous faut inventer des moyens tout nouveaux pour empêcher l'eau de venir dans nos maisons.

C'est une erreur que l'on pardonnerait à des enfants, mais que l'on ne peut excuser de la part de gens portant barbe au menton et jouissant de leurs droits civils.

A Chicago, on était autrefois exposé aux inondations, non pas une semaine par année, mais pendant tout l'an, fut-il bissextile, et, pour éviter cet ennui, chacun éleva sa maison sur un massif de huit à douze pieds, selon le niveau du sol.

On fit de même pour les rues, et jamais la Cité Reine de l'Ouest n'a été inondée depuis.

Nos ingénieurs n'ont jamais pensé à cela, et chacun d'eux agit comme ce naïf habitant qui reculait sa grange parce qu'il y avait trop de fumier dans sa cour.

. L'incapacité de nos ingénieurs étant parfaitement démontrée, il faudra tôt ou tard en venir au raisonnement le plus simple, à savoir que si l'eau envahit une maison, il n'y a pas autre chose à faire que de l'élever de quelques pieds, tout comme à Chicago.

Ceci est clair comme le jour, mais comme il faudrait des siècles pour le faire comprendre à ceux qui ne veulent pas entendre raison, on devrait former une compagnie très forte ayant beaucoup de capitaux et possédant le droit d'expropriation.

Vous verriez bien vite tout un nouveau quartier s'élever sur le fumier que l'on voit maintenant, car les travaux d'améliorations, c'est-à-dire de surélévation des rues et des maisons, doublerait, triplerait la valeur de toutes ces propriétés, et il est certain que la ville et la compagnie en bénéficieraient.

Quelques millionnaires suffiraient pour faire la chose, et leurs écus seraient vite quadruplés.

En attendant, séchons nous et soignons nos rhumes.

Leon Leduc

ENFANTS ET FLEURS !

(A MAD. T. A. G.)

J'ai vu de pauvres fleurs mourir en plein soleil,
Et leur front se pencher sur le vase de pierre.
Le cœur gardait encore un espoir de réveil...
Mais les fleurs étaient là, ayant clos leur paupière.

On les voit, au matin, roses, le teint vermeil
Et le soir se flétrir et joncher le parterre.
Vivre un jour et dormir de son dernier sommeil,
Voilà le triste sort de la fleur solitaire !

Enfants, vivantes fleurs des jardins d'ici-bas—
Fruits des amours bénis qui cachez dans vos langes
Pour ne les point froisser, vos chastes ailes d'anges,

Combien de vous sont nés qui ne vécurent pas ?
Frais éclos au matin, le soir a vu vos mères
Baigner vos fronts pâlis de leurs larmes amères !

CHS A. GAUVREAU.

Isle-Verte, avril 1887.

UN PHILOSOPHE SOUS LES TOITS

PAR un caprice, commun de l'inconstante fortune, du premier où j'occupais un appartement assez bien fait, j'habite depuis quelques semaines sous le toit une pièce étroite, sombre, délabrée, laide, garnie d'une unique fenêtre mal taillée.

Pourtant, cet espèce de trou noir, ce nid qui n'est pas rose, je ne l'échangerais pas contre mon ancien boudoir. Même quand le soleil me tire trop tôt sa révérence, que le mauvais temps succède rapidement au beau en notre capricieuse saison, que la pluie et le grand vent, s'abattant à la fois au-dessus de ma tête, menacent d'enlever avec les tuiles la feuille sur laquelle j'écrivaille, je tiens davantage à mon taudis, je m'y trouve logée comme dans un château.

Et puis, on m'a si souvent décoché ici le titre de philosophe, que ma position aérienne me rappelle instinctivement le héros d'Emile Souvestre. Sans prétention d'analogie — croyez-moi bien — simple idée de jeter un peu de poudre aux yeux de mes lecteurs habituels, j'ai installé le titre d'un livre couronné par l'Académie Française en tête d'un piteux article, habituel aussi.

Placée à la bifurcation de trois rues, dominant tout le quartier par la hauteur où je suis perchée, je vois des scènes capables d'ouvrir un vaste champ à la vagabonde imagination.

Sous mon regard, presque à la portée de mon oreille, court une ruelle où sept à huit maisons logent une vingtaine de famille. Chaque jour, à mesure que le soleil se fait plus chaud et que les doubles-chassis disparaissent, sous la gouttière se montre une figure nouvelle. Certes ! mon somptueux appartement ne m'aurait jamais laissé supposer l'existence de tant de visages jeunes et vieux, laids et jolis.

Ces braves gens ont surpris sans doute ma binette qui les observe, et ma présence ne les gêne guère. Au contraire, il monte à mon réduit à travers des voix, plus ou moins fraîche, des bouts de conversations données à mon bénéfice.

C'est ainsi que je sais maintenant que le numéro trois est occupé par une jeune femme qui a eu le malheur de marier un veuf, qui ne prétend pas payer ses robes de soie ni corriger son garçon à lui, donnant, paraîtrait-il, maille à partir à la douce belle-mère. Au numéro sept, un dogue lance ses notes bruyantes toute la nuit, tenant les voisins dans un continuel sursaut. Le bonhomme du numéro neuf doit lui envoyer une balle dans la tête quelque beau matin. Dans l'aile de gauche

habite les gros bonnets, tirant du grand, et pratiquant l'économie des bouts de chandelles sur une très haute échelle, etc. Directement en face, dans un pâté de splendides logements, chaque matin, quand j'ouvre ma petite fenêtre, des grands garçons effrontés apparaissent à la leur, terminant la toilette de leurs moustaches en crocs, me poursuivant de leurs regards, de leurs pantomimes jusqu'au fond de ma modeste retraite. Mes voisines — à la retenue peu scrupuleuse — répondent depuis quelques jours à ces façons polissonnes et me rendent par là un grand service.

.

Le soir, quand le temps est beau, je me capitonne quelque peu et je m'accoude sur le bord de ma croisée.

Si près des nuages, si près du ciel si pur, si beau à cette saison de l'année, la pensée ouvre plus librement son aile, le regard se perd à travers l'espace, l'âme se dilate davantage, se remplit de ce besoin, de cette soif dévorante d'immensité, d'infinie.

Je m'oublie de longues heures ainsi dans des extases saintes, l'âme pleine d'une seule image, apercevant toujours de quelque côté que ma vue s'étende ces mêmes traits aimés, retrouvant sans cesse sur mes lèvres, si je veux prier, le même nom chéri, bercée et perdue dans un monde de délicieux, d'exquis, d'inexprimable.

Quant la température se fait trop sévère, que froid de la nuit me pénètre et m'apporte son rhume, je ferme la petite fenêtre. Sur les murs négligés de ma chambrette qu'ornent seule un crucifix, une statue de la Vierge, un portrait, je revois encore les mêmes impressions — les mêmes émotions envahissent mon être.

Non, tu n'es pas laid, ô mon galetas ! Partout où l'âme peut contempler une autre âme, quelque coin, c'est un palais !

J'entends du bureau de poste sonner toutes les heures, et tard dans la nuit je les compte encore, goûtant au sein de ma solitude des douceurs immenses. Et la vie avec laquelle je suis aux prises souvent me récompense, me paie ainsi des misères qu'elle donne.

Que de fois aussi dans mes douces rêveries j'appelle, je tiens près de moi, tous ceux qui me sont chers par le souvenir et par le cœur !

Je les cause.

C'est alors que vous m'arrivez, gracieuse Marguerita. Pourquoi laisser votre dernier article se perdre dans la nuit des temps ? Seriez-vous, en effet, qu'un oiseau de passage ? Nous aimions votre chant timide, votre plume craintive ; que ne revenez-vous nous dire votre couplet et charmer encore notre oreille ?...

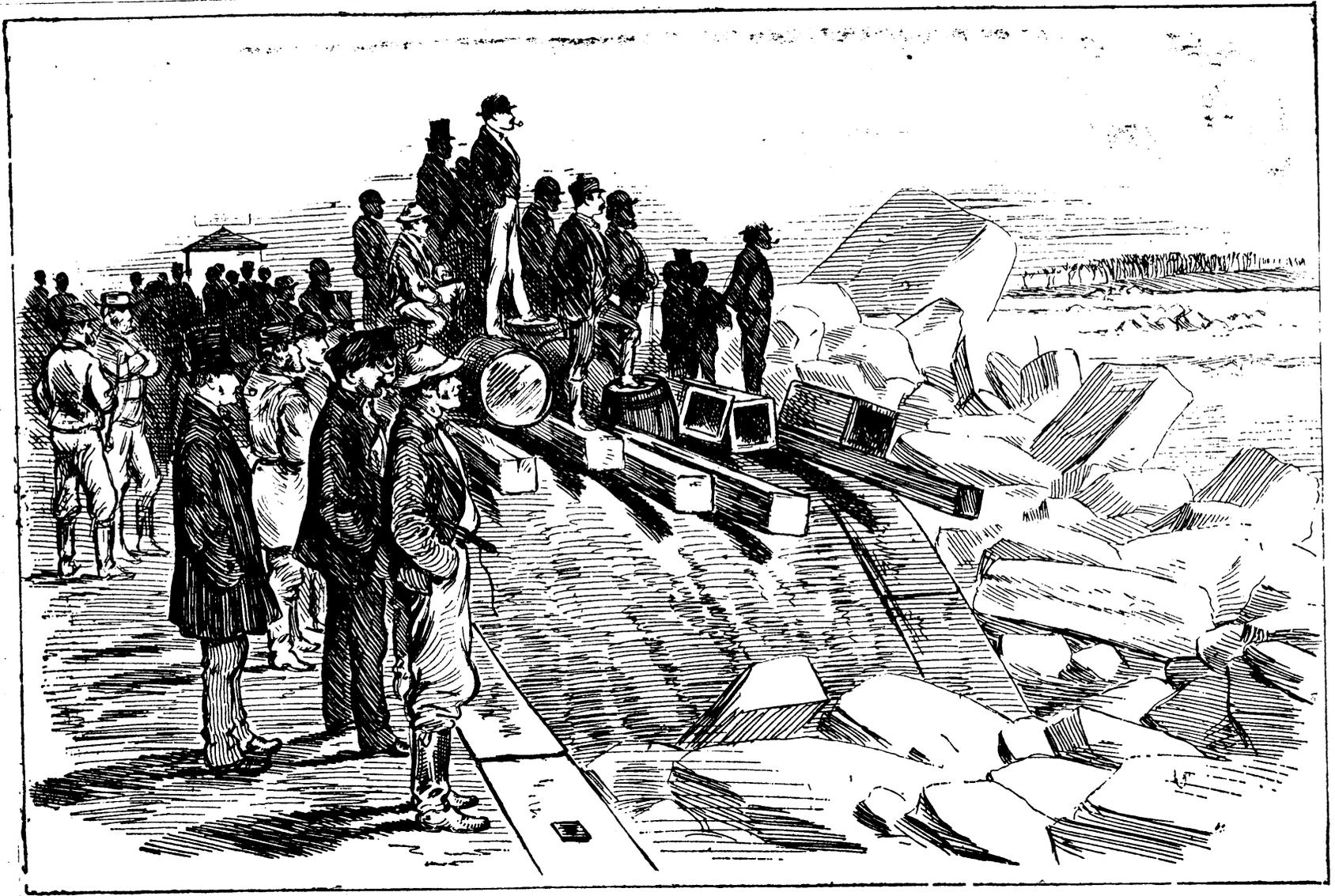
Politicienne, vous vous êtes laissée deviner : savez-vous, le hasard fait se rencontrer nos sentiments et aiguise l'ardent désir que j'ai de vous connaître davantage.

Au plus fort de la menée, de la lutte acharnée que nos partis divisés semblent ne pas devoir terminée, je suis allée jusque sur nos places publiques entendre les vaillants orateurs, à la voix fatiguée, enrouée, mais à l'expression hardie, à la volonté ferme, au zèle sans relâche.

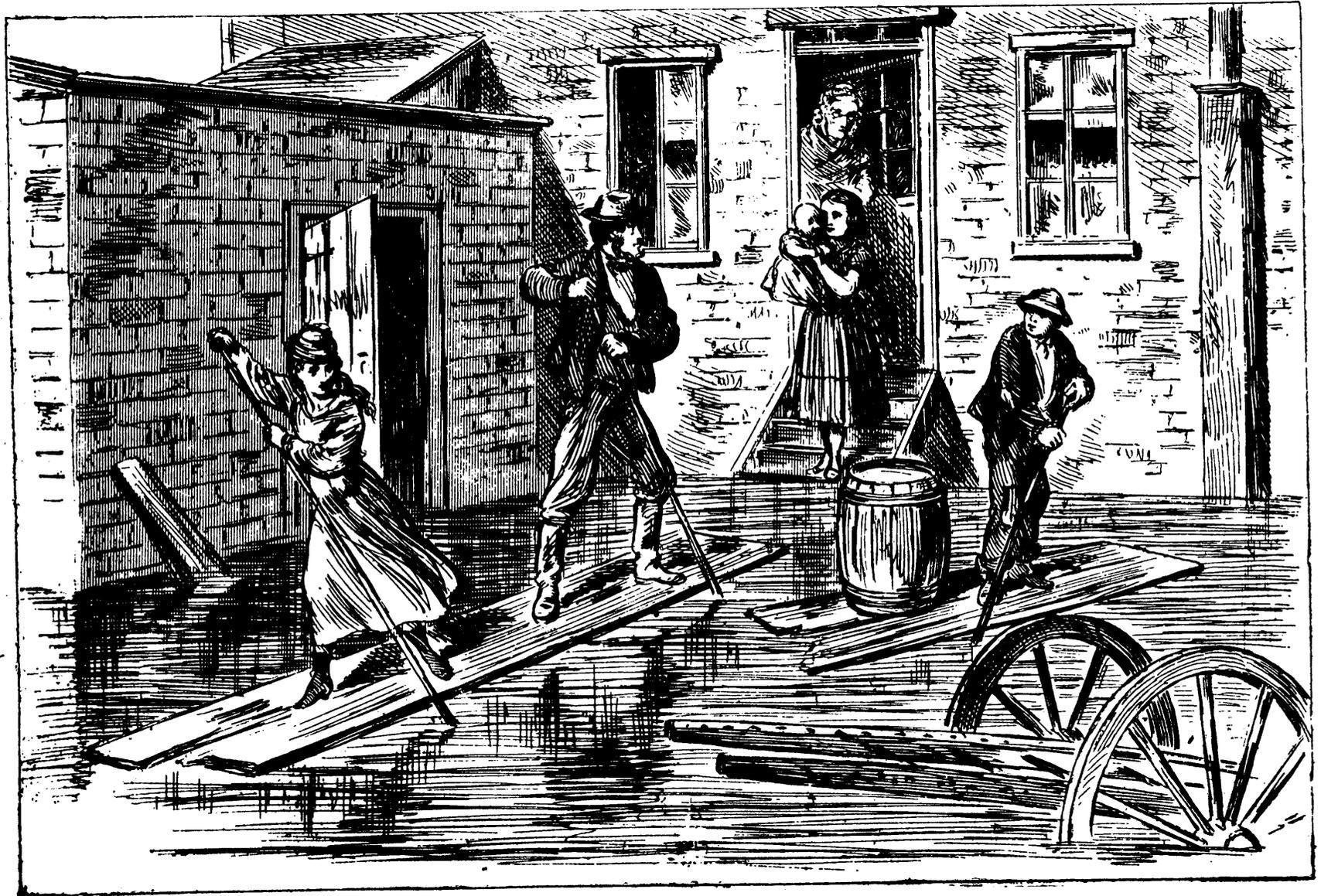
Et j'aurais voulu avoir les mains fortes, larges, pour applaudir avec le peuple transporté, j'aurais voulu avoir le gosier puissant pour crier plus fort que la masse : Vive... ! A bas... !

Halte ! il ne faut pas me créer d'ennemis ; même après la bataille, je pourrais recevoir quelques coups. Mais — entre-nous — le monde lui-même n'est qu'une vaste arène politique qui demande qu'on crie fort, où les plus habiles à jouer des coudes arrivent les premiers, où il faut talocher le voisin, soutenir le feu, faire face à plus d'un ennemi avant d'atteindre notre but. Et encore l'atteignons-nous toujours ?... Hélas ! que de ricochets, de chutes, de rechutes, d'efforts pour se retirer de l'ornière où les événements semblent nous pousser malgré nous, où plusieurs restent malheureusement embourbés, à mi-chemin, sans espérance et sans salut.

M. J. Maurice



LES CURIEUX ATTENDANT LE DÉPART DE LA GLACE



L'INONDATION A MONTRÉAL. — UNE RUE DANS LE BARRAGE

LES EXPLORATEURS CONTEMPORAINS

LES GUYANES ET L'AMAZONIE

VOYAGE DE M. H. COUDREAU

IV (suite)

DE Manas, M. Coudreau partit pour remonter le rio Branco. Cela ne constitue pas moins qu'un voyage de plus de deux mois, la plus grande partie en canot.

Il faut d'abord longer à droite, sur la rive gauche du rio Negro, la fameuse région habitée par les redoutables Jauapirys, Indiens anthropophages qui, depuis près d'un siècle, font trembler les villages civilisés voisins, de Moura, d'Ayrao et de Carvoeiro.

Ce sont ces sauvages qui, en 1782, détruisirent le village de Sainte-Marie de rio Branco. Depuis cette époque nul n'a osé affronter leur férocité.

L'explorateur entra alors dans le rio Branco qu'il s'efforça de remonter. C'est le célèbre fleuve des Savanes, qui n'avait encore été visité que par un seul voyageur, le Portugais Gama d'Almeida, en 1783, et par un Anglais, Brown, en 1860.

Le rio Branco, qui est un cours d'eau plus long que la Loire, ne compte pas, de ses sources à son confluent, un seul village de trente maisons.

Le plus important, Boa-Vista, la capitale des Savanes, dans la région moyenne, n'est composée que de vingt cases.

Du rio Branco où il éprouve déjà bien des traverses qu'il serait trop long de raconter ici par le détail, attaque des Jauapirys, désertion des Indiens de son canot, naufrage dans les chutes, M. Coudreau se dirigea vers l'est.

Aller à l'est est, à Boa-Vista, une expression anonyme d'aller à la mort. L'est, c'est l'intérieur, redouté, formidable, le pays des Canaémès ou Cannibales, de la tribu des Femmes, des montagnes ensorcelées, des monstres.

Une expédition brésilienne, composée de vingt civilisés y était partie, il y avait quatre ans; personne n'en était revenu.

Ce fut avec ahurissement que les civilisés de Boa-Vista virent l'explorateur français traverser le fleuve seul, avec cinq ou six Indiens sauvages. Jamais leur imagination n'aurait pu rêver un tel excès d'audace et de folie.

A Manaos, le jeune explorateur avait reçu de fort mauvaises nouvelles de Cayenne et d'Europe, en ce qui concernait l'allure du pouvoir à son endroit. Tout lui faisait craindre d'être sacrifié, abandonné ou au moins oublié.

Heureusement, M. Coudreau n'est pas homme à perdre la tête parce qu'il se trouve en présence d'une injustice administrative, et il avait pris la ferme résolution de ne rentrer en France que lorsqu'on lui aurait fait raison.

Pour moi, je crois bien sincèrement comme lui que lorsqu'un gouvernement confie à quelques hommes bien trempés quelque rôle délicat et périlleux, il devrait avoir la pudeur et l'intelligence vulgaire de ne pas les trahir sottement, et de ne pas les obliger à se plaindre d'une persécution imméritée en racontant publiquement leur histoire.

M. Coudreau, lui, résolut de se faire sauvage et de défier cette prétendue civilisation européenne qui l'abandonnait au milieu du voyage le plus pénible et le plus périlleux du monde, accompli au bénéfice de la patrie.

Pendant un an, il allait vivre chez des Indiens qui n'avaient jamais vu de blancs, des Indiens qui vivent nus, dans la loi primitive, comme vivaient les hommes de la période préhistorique!

Il quitta donc le rio Branco et se dirigea vers le Trombotta, qui se trouve à moitié chemin de Cayenne.

Ce voyage fut, comme les précédents, rempli d'événements dramatiques. Il visita successivement un grand nombre de tribus encore complètement inconnues même de nom: les Macouchis, les Onapichianes, les Atorradiés, les Taroumans, les Chiriones, les Moonipidiennes et une foule d'autres dont le nom plus ou moins barbare m'a échappé.

Dans un naufrage qu'il subit en naviguant sur le Couite Aouaou, qui est un affluent de gauche

ages l'emportait toujours et, nouveau Ahasvérus, il repartait fiévreux et toujours poursuivi par un spectre, l'appréhension de ses persécuteurs d'Europe.

C'est ainsi qu'il allait de l'avant, au hasard de la marche, en proie à un eczéma qui lui rongea les articulations, indifférent à la vie et à la mort, à la souffrance, au plaisir, à l'espérance même.

Aux sources de l'Essequibo, les Indiens qui lui servaient de guides, le voyant mourant, l'abandonnèrent, afin, lui dirent-ils plus tard, de ne pas se compromettre et de ne pas s'exposer à être accusés de l'avoir assassiné.

C'est ainsi qu'il se réveilla un jour, seul, dans un carbet désert. Pas un hamac, pas un chien, ni un hocco, ni un agami, ni un ara! Il était seul! dans l'immense forêt vierge!

Ses forces, qui l'avaient trahi, ne lui permettaient même pas de se traîner jusqu'à la porte de quelque hutte indienne. Enfin, une vieille indienne le découvrit dans son carbet désert et le sauva avec des breuvages mystérieux.

Sa vigueur revint vite, grâce aux soins de la bonne vieille, et il reprit sa route, joyeux mais presque seul. Il recommença donc sa course vagabonde, ayant pour tout cortège trois ou quatre sauvages, enfants du pays. C'est ainsi qu'il visita des tribus jusqu'alors absolument inconnues. Mais bientôt, ce civilisé, insuffisamment adapté au sauvagisme, s'affaissa de nouveau.

Non loin du pays des Roucouyennes, visité précédemment par le Dr Crevaux qui, comme lui, faillit succomber aux implacables fièvres des bois; après avoir accompli plus de quarante jours de marche en forêt, il s'arrêta épuisé.

A ce moment quatre hommes seulement l'accompagnaient. "Je voyage comme Stanley!" écrit-il dans son journal de voyage. Ces compagnons furent moins timides que leurs prédécesseurs et ne voulurent point l'abandonner. Ils le ramenèrent à Manaos par l'intérieur.

Rendu, paralysé, sans force comme sans volonté, il se remit en marche plutôt comme un automate que comme un homme...

Quand il arriva, tout son courage lui revint: Il n'était pas guéri, mais il avait pris une résolution immuable.

"Si les nouvelles que je vais recevoir de France, disait-il, ne me sont pas favorables, je retournerai chez mes amis les Indiens et je ne reverrai jamais l'Europe!"

Ces nouvelles étaient bonnes ou du moins elles lui parurent



Une vieille indigène le sauva par des breuvages mystérieux.—Page 413, col. 3.—

du rio Branco, il eut le malheur irréparable de perdre tous ses bagages, marchandises d'échange, instruments de précision (sauf sa montre et une boussole) et sa pharmacie de campagne, le plus nécessaire des colis pour un voyageur qui s'engage dans ces dangereuses et malsaines contrées.

Les Indiens qui l'accompagnaient étaient heureusement d'habiles nageurs. Ils le sauvèrent d'une mort certaine.

Rien ne parvint à dompter son courage et sa volonté. Calme et doux, il s'arrêtait chez chaque tribu sauvage, étudiait les divers dialectes, prenait des notes qui lui ont permis de publier ses beaux travaux sur les langues indiennes, et de temps à autre, véritable philosophe bouddhiste, il se demandait s'il ne ferait pas mieux d'arrêter là sa course et de fonder un village pour y finir ses jours.

Heureusement pour la science, la folie des voy-

telles.

M. Jules Ferry, ministre des affaires étrangères d'alors, lui faisait savoir, par l'entremise de notre agent consulaire de Para, qu'on l'invitait à rentrer en France afin de permettre au gouvernement de s'entretenir avec lui au sujet de la difficile et périlleuse mission qu'il venait de remplir.

Mais, en arrivant à Lisbonne, notre voyageur apprenait la chute du ministère Ferry. Toutes ses espérances fondées sur la justice tardive qu'on lui promettait s'évanouirent ainsi d'un seul coup. Il savait combien un ministère qui en remplace un autre est peu disposé à remplir les promesses faites et à continuer l'œuvre commencée.

Depuis son retour, en effet, le glorieux voyageur a dû lutter désespérément pour se faire pardonner ses travaux, sa vaillance, son caractère, sa personnalité, ses études, les questions résolues,

les services rendus. Seules, les sociétés savantes l'ont accueilli comme il le méritait et, je l'ai dit, la Société de géographie commerciale de Paris lui a décerné sa grande médaille d'or pour 1885.

Ce jeune explorateur, qui a vu si souvent la mort sous ses yeux, en est encore à attendre de l'admiration, sinon une récompense qu'il est trop fier de solliciter, la réparation des injustices qu'on lui a faites.

FIN

LE SAINT-LAURENT

(Voir gravure)

Le fleuve était enchaîné dans son muet abîme. L'hiver, aux nuits longues et froides, l'avait recouvert d'un lourd réseau de glace.

Mais au lever des beaux jours du printemps, le fleuve semble s'éveiller. De même qu'un géant, plein d'indignation, il se replie sous le poids qui l'opprime; il soulève ses fortes épaules, secoue et rejette au loin ses entraves.

Le manteau de glace se brise en fragments diaphanes, semblables à des vagues pétrifiées dans un moment d'orage; sur les deux rives débordent les flots cristallisés.

O Saint-Laurent, un linceul funèbre t'entourait de ses replis. De noires légions de corbeaux croassants se précipitaient sur toi comme sur un cadavre. Sors de ton tombeau, fleuve immortel; déchire ton enveloppe, immense chrysalide!

Tu es la vaste artère du Canada; féconde le sein des campagnes cultivées, et des flans de tes nombreux vaisseaux, alimente les villes assises sur tes bords. Que les refrains joyeux des touristes roulent, répercutent sur tes ondes, jusqu'aux collines et aux vallons tapissés de verdure; et que les clochers, épars le long de tes rivages, relient aux yeux du voyageur et lui indiquent, de leur flèche élancée, le but du grand voyage!

Dépouille ce vêtement tout usé de l'hiver, et prends, ô fleuve admirable, sous les regards du soleil printannier, ta robe d'azur, étincelante des couleurs variées du prisme.

Que de fois, ô Saint-Laurent, l'âme, souffrant du vide des choses humaines, est venue retremper son courage en face de ton immensité! Alors elle s'illuminait des clartés éblouissantes qui jaillissaient de tes flots, ou se laissait charmer par l'horreur des tempêtes, quand la foudre, s'élançant du sein de la nuit, éclairait de sa lueur blafarde le terrible tumulte de tes vagues.

L. GOUGEON.

BISMARCK ET BOULANGER

Un journal allemand, qui paraît à Luxembourg, publie la fantaisie suivante, que nous traduisons mot à mot et publions à titre de curiosité:

Bismarck et le général Boulanger se promènent comme deux vieux amis. Ils parlent des éventualités d'une guerre entre la France et l'Allemagne.

BISMARCK.—Voyons, général, vous avez donc bien envie de nous reprendre l'Alsace et la Lorraine?

LE GÉN. BOULANGER.—C'est mon plus grand désir, et je vous assure, "monseigneur", que je ne manquerai pas l'occasion de le faire, si elle se présente.

BISMARCK.—Oh! il y a bien un moyen de s'entendre; mais je craindrais... et puis la France...

LE GÉN. BOULANGER.—Dites toujours. S'il y a un moyen, même pacifique, on pourrait peut-être trouver des arrangements qui sauvegarderaient l'honneur des deux nations.

BISMARCK.—Eh bien! si vous nous rachetiez ces deux provinces? Croyez-vous que nous serions exigeants de vous en demandant cinq milliards?

LE GÉN. BOULANGER.—Cinq milliards! Mais c'est un cadeau que vous nous faites. (Tirant une énorme liasse de son portefeuille.) Tenez, cher prince, voilà dix milliards; rendez-moi la monnaie.

BISMARCK (déconcerté et fouillant vainement dans tous les maroquins de l'empire).—Ma foi, général, je renonce pour aujourd'hui à cette entreprise; je manque absolument de monnaie en ce moment!

LA MORT D'YVON JUGUAN

I



Le héros de ce drame est un humble, — mais on fouillerait sous bien des vêtements avant de trouver un cœur plus noble que celui qui battait sous sa pauvre vareuse de marin.

Il se nommait Yvon Juguan. Il appartenait à ce peuple de pêcheurs qui affronte courageusement les flots et lutte incessamment sur le champ de bataille de la mer. C'était un rude homme, à la poitrine robuste, à la tête puissante.

Jusqu'à l'an dernier, Yvon Juguan avait été des plus hardis parmi ceux qui vont au large jeter leurs filets. Et c'était alors un gai compagnon! Il avait le rire sonore et franc, et, en conduisant sa barque, il chantait les vieilles chansons de la Bretagne.

Tout à coup, Yvon devint triste: il était amoureux. Celle qu'il aimait, c'était une jeune fille de dix-huit ans. Elle était, comme Juguan, d'une famille de pêcheurs. Son père avait son nom inscrit sur la liste de ces héros de la mer qui se dévouent pour les autres et qui, lorsqu'un canot est en détresse, n'hésitent pas à lui porter secours au risque de sacrifier leur existence; cent fois, il avait été signalé parmi les sauveteurs des côtes bretonnes; presque toute sa vie s'était écoulée dans l'eau, et la première fois qu'il avait sauvé un homme, il n'était encore qu'un enfant: il avait seize ans.

II

La jeune fille qu'aimait Juguan s'appelait Claudie. Il l'aima tout d'abord silencieusement, — puis, un peu enhardi par le bon accueil de la jeune fille, qui semblait avoir du plaisir à le voir, il lui avoua un jour ce qu'il avait pour elle d'affection sincère au cœur.

Là-dessus, Claudie, soudain, prit un air grave et dit:

—Comment! vous ne savez donc pas, Juguan?

—Quoi donc?

—Eh bien, Kervec m'a demandée hier en mariage à mon père, et je suis sa fiancée.

Juguan pâlit; une douleur infinie lui traversa la poitrine comme une poignée d'aiguilles: il chancela et faillit tomber.

—Vous m'aimiez donc pas? demanda-t-il faiblement.

—Mais si, je vous aime bien, répondit la jeune fille, et je comptais même sur vous pour être mon garçon d'honneur.

Helas! ce que Juguan avait pris pour de l'amour, ce n'était que de l'amitié. La jeune fille lui portait cette vive sympathie qu'on a toujours pour les natures vaillantes, pour les caractères droits. Et elle lui souriait au passage... Mais celui qu'elle rêvait pour mari, c'était Kervec, un beau gars, à la figure rayonnante, à l'allure fière!

Ah! les jeunes filles font, sans qu'elles s'en doutent, de cuisantes blessures parfois!

Celle qui venait de recevoir le pauvre Juguan était malheureusement entrée profondément dans son cœur et ne devait pas se guérir.

III

Depuis ce jour, il traîna misérablement sa vie.

On sut son histoire, — et comme il était bon et qu'on l'aimait, on le plaignit.

Il se tenait à l'écart, désespéré, pleurant sur ses rêves abolis.

Surtout, ce qu'il évitait avec soin, c'était de rencontrer Claudie.

Celle-ci se préparait à ses noces prochaines: joyeuse, elle arrangeait sa robe d'épousée, elle faisait sa couronne de jeune vierge, et son cœur battait à l'idée de toute une existence de bonheur avec l'homme qu'elle adorait...

Tout cela c'est la chose banale, c'est l'aventure de tous les jours...

Mais voici où le drame commence:

Une nuit, la mer se fit terrible. On attendait justement à l'aube le retour des pêcheurs. Furieuses, les vagues se roulaient avec des bruits horribles, traînant les galets, battant les rochers, leur jetant leur écume blanche comme une bave de fauve en furie. Et le vent soufflait avec une violence épouvantable. De gros nuages noirs couraient dans le ciel, qui semblait s'être confondu avec les flots.

Les mères, les filles, les femmes, les fiancées, les enfants, avaient, en entendant l'orage, quitté leurs maisons, et tous ces pauvres gens étaient accourus sur le rivage afin de sonder les profondeurs noires de la mer et de voir si les barques portant les êtres aimés n'apparaissent point...

Au milieu de la foule éplorée qui se pressait sur le rivage se trouvait Juguan. Souvent, depuis qu'il avait appris le prochain mariage de Claudie avec Kervec, il restait à terre, laissant ses compagnons partir sans lui. La tristesse l'envahissait, et il n'avait plus assez de forces pour aller au labour. Et puis, à quoi bon travailler?...

Mais le bruit de la tempête avait secoué sa torpeur, et, comme les autres, il était venu sur la grève.

Quel spectacle douloureux! Les barques des pêcheurs, au loin, bondissaient sur la crête des vagues énormes, puis semblaient tout à coup avoir été englouties! De la plage, les appels désespérés de femmes retentissaient, mêlés de sanglots déchirants, et le vent apportait les cris des marins qui, se sentant en danger, réclamaient du secours.

Des minutes longues comme des siècles s'écoulaient.

Soudain, à deux cents mètres de la côte, une barque fut lancée contre un récif, où elle se brisa, et le pêcheur qui la montait disparut dans la mer.

Claudie poussa une plainte navrante: dans la barque brisée, elle avait reconnu celle de son fiancé; l'homme qui allait se noyer, c'était Kervec.

Juguan s'était approché de la jeune fille, prêt à la soutenir. Elle leva vers lui ses grands yeux mouillés de larmes et, doucement de façon à n'être entendue que de lui:

—Sauvez-le, Juguan! lui dit-elle.

Le jeune homme fit mine de s'éloigner: — celui qui se noyait, là-bas, n'était-ce pas son rival?

Pendant ce temps, on voyait la mer rouler, battre, secouer l'infortuné Kervec, et l'on comprenait que l'instant venait où le pêcheur, à bout de forces, allait descendre sous les vagues comme dans une tombe.

—Sauvez-le, Juguan! répéta Claudie.

Et comme Juguan demeurait toujours impassible:

—Tenez, ajouta-t-elle, si vous le sauvez, je jure que c'est vous que j'épouserai!...

La jeune fille se sacrifiait.

Ce noble mouvement rappela Juguan au devoir.

IV

Ce fut l'affaire d'une minute.

Juguan, d'un bras vigoureux, poussa sa barque à la mer, et on le vit, les bras tendus sur les avirons, ramer avec force du côté de Kervec.

La scène était tragique.

Vingt fois, le canot faillit être jeté sur les rochers; vingt fois, il faillit être retourné par les lames...

Mais Juguan ne perdait pas courage, et il luttait contre la mer.

—Va, Juguan, va, brave cœur! lui criaient-ils du rivage.

Et il allait!...

Enfin, il put arriver jusqu'à Kervec et le saisit d'une main énergique. Celui-ci, glacé, saignant, mourant, semblait inerte, et Juguan dut l'enlever et le coucher dans sa barque. Il était temps! Une lame gigantesque arrivait à ce moment, et elle couvrit tout: la barque et les deux hommes!

—Ah! merci, Juguan, dit Kervec d'une voix éteinte, quand le flot eut passé, merci! tu m'as sauvé!...

—Bon! bon! répliqua Juguan, d'une voix sourde, on se doit ces services-là!...

Maintenant les secours arrivaient. De la plage, un autre canot s'était détaché, apportant des cordages. Juguan attachait sa barque pour qu'on la tirât jusqu'à la rive.

Cela fait, il dit simplement:

—Kervec, tu apprendras à Claudie que je n'ai point accepté son mariage.

Et il sauta de la barque dans la mer. Ce fut comme un éclair. Kervec essaya de le rattraper, il l'appela, il cria: rien!

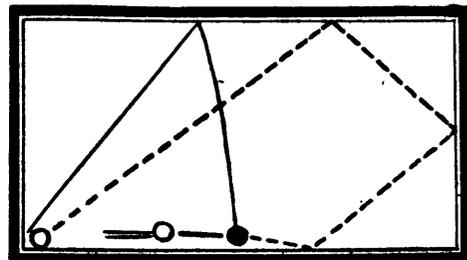
Juguan s'était noyé!...

Un joli caillou.—Un voyageur donne ainsi son impression sur Gibraltar: "J'ai vu Gibraltar, un joli caillou percé à jour et qui n'est pas solide. Si cette forteresse était jamais employée à bombarder une flotte pour la défense du détroit, elle ne resterait pas debout une journée. Il y a là, dit-on, plus de 700 canons et des pièces de 190. Combien en partirait-il de ces dernières qui sont rouillées jusqu'à l'âme? Mais qu'ils partent tous. Pif! paf! crac! tout s'écroule. J'ai suivi ces sentiers taillés dans le roc; je suis entré dans ces embrasures, j'ai mesuré tous ces trous, où des canons sont mystérieusement nichés; j'ai parcouru tous les méandres de ce labyrinthe caverneux, et je réponds: "Essayez un peu! faites un jour une répétition à blanc de cette artillerie! vous verrez ce qu'il vous en restera." C'est un fromage de Hollande rongé par des rats; il ne reste plus que la croûte. Secoué par les détonations d'une grande manœuvre, le rocher de Gibraltar s'écroulera aux deux tiers et tombera dans la mer. Et dire que les Anglais sont fiers de cette position!"

Longévité des poissons.—D'après M. Baird, il n'y a rien qui empêche les poissons de vivre indéfiniment; ils n'ont point de période de maturité et croissent chaque année de leur vie. S'il n'est pas absolument prouvé qu'il existe encore, à Fontainebleau, des carpes remontant à l'époque de François Ier, il n'en est pas moins certain que ces poissons deviennent très vieux et peuvent atteindre l'âge de deux cents ans. A Washington, il existe des poissons dorés qui sont dans la même famille depuis cinquante ans, et ils ne paraissent guère plus gros qu'à l'époque où on les acquit. Les aguariums impériaux de Saint-Petersbourg contiennent, dit-on, des poissons ayant authentiquement l'âge de cent quarante ans. Enfin, on assure qu'en Chine il y aurait des poissons sacrés plus âgés encore.

LE JEU DE BILLARD

Le coup de billard qui suit est un de ceux que Maurice Vignaux exécute avec sa grande *maestría*; nous en devons le dessin à M. le professeur Ubassy.



COMMENT S'HABILLER



Chapeau forme chasseur

Chapeau rond forme chasseur; les revers sont en velours noir brodés de perles; calotte en haute dentelle noire. Une jolie branche de roses avec boutons, fait la garniture.

LA MODE PRATIQUE

NOUVEAUTÉS PRINTANIÈRES

Les enfants.—Les costumes des fillettes sont naturellement une adaptation des toilettes de leurs mamans. Comme celles-ci, elles portent des bouffants, des gilets, des carricks à manches japonaises, des cordelières, des chapeaux à grands bords bien garnis, des petites jupes coquette-ment drapées, des jaquettes, des mantes formant manches avec petits capuchons, etc., etc.

Messieurs nos fils partagent leurs choix entre le *marin* tellement pratique qu'on se décide difficilement à l'abandonner, et les petits complets genre tailleur avec veste ouverte, gilet et culotte à jarrettière.

Quelques maisons anglaises lancent aussi le pantalon coupé à hauteur du genou, et flottant. Quant au pantalon tombant jusqu'au pied, j'avoue ne l'aimer guère: il donne l'air petit bonhomme. Le bonnet dit Napolitain tient encore pour garçons et filles; mais je lui préfère l'éte une coiffure à bords, préservant des rayons du soleil.

Les toilettes entièrement en jersey, pour garçonnets et fillettes jusqu'à la limite d'âge, demeurent une des choses les plus solides et les plus commodes, surtout pour la villégiature et le voyage.

J'ai vu préparer pour des bébés de deux à six ans, des robes décolletées en étamine, brodées au point russe. C'est un ouvrage amusant à faire soi-même.

Les changements se produisent lentement dans les façons d'habiller le premier âge. Rien à signaler quant à la toilette de printemps. En revanche je recommande une heureuse et utile innovation touchant le couvre-pied de la barcelonnette: on fait celui-ci piqué, double, en forme de sac; de sorte que lorsqu'on désire tirer précipitamment de son lit le bébé, ou le transporter, on le glisse dans cette enveloppe tiède et toujours prêt sous la main.

Puisque je parle des soins à prendre à l'égard de ces petits êtres si délicats, je ne saurais trop rappeler

aux mères le danger de quitter le nouveau-né demi-nu, le corps humide, pendant sa toilette, pour courir après une brassière ou un lange oubliés. On doit avoir une simple petite corbeille d'osier doublée, renfermant les épingles anglaises et toutes les pièces de l'habillement réunies méticuleusement avant de commencer le lavage de l'enfant.

COUSINE JEANNE.

ARBRES FRUITIERS

Au moment où le soleil sort vainqueur de sa lutte avec le froid, on commence à reprendre goût aux travaux des jardins et des champs.

Nous ne pouvons mieux faire que de recommander aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ la maison MORRIS, STONE ET WELLINGTON, de Fonthill, Ontario, qui sont propriétaires des pépinières les plus grandes et les plus complètes du Canada.

Les certificats ci-dessous confirment notre recommandation:

Hôtel des Postes, Montréal 25, Mars 1886. MM. STONE & WELLINGTON.

Je désire affirmer pour votre bénéfice, que les arbres fruitiers, tels que gadeliers, groseilliers, arbustes et fraisiers et autres plants achetés de M. Beall, le gérant de votre succursale ici, étaient en bonne condition, et à la hauteur de sa recommandation sous tous les rapports, et durant l'été passé ils ont profité superbement, et je recommande à tous ceux qui seraient dans le cas d'en acheter de se les procurer de vous.

M. EMERY.

Assistant Maître-de-Poste.

Résidence, St. Roch, Comté Richelieu.

Grand Séminaire, Montréal 30 Jan. 1886. MM. STONE & WELLINGTON.

Messieurs—Je suis heureux de pouvoir certifier que les différents arbres fruitiers que j'ai obtenus de vos pépinières durant les trois dernières années par l'entremise de votre agent monsieur A. Stevens m'ont donné beaucoup de satisfaction.

Nous avons des terrains très étendus attachés à notre institution, j'ai l'intention d'y planter des arbres fruitiers aussitôt qu'ils seront bien préparés, et je serai très heureux de me pourvoir chez vous.

Signé REV. J. D. BRAY.

Hôtel-Dieu, 22 février, 1882.

Les Sœurs de l'Hôtel-Dieu sont très satisfaites des arbres fruitiers achetés de J. W. Beall, gérant de la succursale de Montréal de Stone & Wellington, pépiniéristes de Fonthill.

SEUR ROSE DE LIMA, Dépositaire.

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lectrices que M. Octave Levert, si avantageusement connu du public, vient d'ouvrir une succursale de la célèbre nouvelle machine Williams, au coin des Ste-Catherine et St-Christophe, avec une agence de teinturerie, modes, etc. Nous espérons que M. Levert recevra l'encouragement qu'il mérite sous tous les rapports.

NOUVELLES MODES

Nouveautés dans le défilé pour le printemps et l'été

Manteaux et Etoffes à Robes

Une visite est sollicitée

N. E. Hamilton & Cie,

1888 ET 1890, NOTRE-DAME

ESPOIR POUR LES SOURDS L'oreille artificielle brevetée de NICHOLSON guérit la surdité à tous ses degrés. Brevetée et vendue dans tous les pays civilisés du monde. Envoyez 80 cents pour un livre en français, contenant un excellent traité sur la surdité. Gravures des appareils, copies de brevets. Ce livre est des plus intéressants. Nommez ce journal. Adresse: J. H. NICHOLSON, No 177, MacDougall st., New-York.

Agents demandés

465) Pépinière Fonthill (acres) LA PLUS GRANDE AU CANADA BUREAU CENTRAL: TORONTO, ONT. CANADIENS COURAGEUX Agents demandés pour vendre notre stock en pépinières. Emploi stable à salaire fixe Les agents gagnent de \$40 à \$75 par mois et leurs dépens. Envoyez votre portrait avec votre demande d'emploi à STONE & WELLINGTON, Montréal. J. W. BEALL, Gérant de la succursale.

Etablie en 1870.



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants: Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs. Moutarde Française, Glycerine, Collefortes. Huile d'Olive en 1/2 pintes, pintes et pots. Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & Cie
10-RUE DE BRESOLES-10
(BATISSE-DES-ŒURS) MONTREAL

GRANDE VENTE

Balance des Marchandises du printemps

Réduction spéciale dans les Manteaux pour Dames et Habillements pour Messieurs, spécialités de

ARCAND FRERES
111, RUE ST-LAURENT

GRANDE ECOUVERTE

D'un remède merveilleux

L'huile Electrique Magicienne DE BOURK

Est reconnue infailible pour la guérison d'une foule de maladies dont souffre le plus grand nombre de personnes; par son emploi intérieur ou extérieur au début des maladies indiquées dans les directions, le détournement est certain en quelques heures. Cela est prouvé par des milliers de certificats que le propriétaire a reçus encore tout dernièrement, même de personnes qui ont été guéries de maladies chroniques, telle que RHUMATISME ENFLAMMATOIRE et autres maladies guérie en huit jours.

Empoisonnement des peintres, guéri avec 4 bouteilles seulement.

Enflures glandulaires, ou autres; Coliques, Mal de Gorge, Dyphtherie des plus obstinés, guérie dans l'espace de six heures, et une foule d'autres maladies trop long à énumérer ici.

Achetez-le pour vous en convaincre, il ne vous coûtera que 25c la bouteille.

En vente chez tous les pharmaciens. Dépôt général à Montréal chez KENNETH, CAMPBELL & CIE.

HENRY SCHMITH,

168, RUE SAINT-DENIS

Confection de CHEMISES par un tailleur pratique

Chemises de tous genres à ordre, bon ouvrage, satisfaction garantie. Conditions modérées.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cents la bouteille.

HENRY R. GRAY, Chimiste-pharmacien, 144, rue St-Laurent.

LESAGE & AMIOT,

Ingénieurs Civils et Sanitaires,

ARCHITECTES, MESUREURS, EVALUATEURS, SOLLICITEURS DE PATENTES

ET AGENTS D'IMMEUBLES,

No. 62, Rue Saint-Jacques,

MONTREAL.

AUX ANNONCEURS

Pour \$20, nous publierons une annonce de dix lignes dans un million de numéros des principaux journaux américains et cette publication aura lieu dans un délai de dix jours. Ce prix établit le taux à un cinquième de cent la ligne pour mille de circulation!

Cette annonce paraîtra dans un seul numéro de chaque journal et, par conséquent, passera sous les yeux de un million d'acheteurs de différents journaux; — ou cinq millions de lecteurs, s'il est vrai, comme on l'a déjà dit, que chaque journal acheté est lu par au moins cinq personnes en moyenne. Dix lignes font environ 75 mots. Adressez copie d'annonce et chèque, ou envoyez 30 cents pour un livre de 176 pages.

GEO. P. ROWELL & CO, 10 SPRUCE ST., NEW-YORK.

INDUSTRIE LAITIERE

M. GIARD a l'honneur d'annoncer à ses pratiques qu'au premier MAI prochain il déménagera au No 44, RUE BONSECOURS, dans le bloc Perreault, et qu'il sera heureux d'offrir à la pratique un lait pur, crème douce reçus tous les matins, beurre de premier choix et fromages en gros et en détail.

Un restaurant sera ouvert où les amis pourront se rafraîchir d'un verre de lait, de crème, rafraichissements assortis, pâtisseries et fruits.

Une voiture portera à domicile tous les matins, sur ordre, le lait et autre commande qu'on voudra bien donner dans ce genre d'industrie.

J. A. GIARD,

36, RUE BONSECOURS, MONTREAL.

\$100 DE RECOMPENSE

Aux personnes qui souffrent de la Dyspepsie et de toutes les incommodités de cette terrible maladie, nous invitons ces personnes souffrantes à essayer notre célèbre Eau Saint-Léon. Nous sommes sûrs de leur procurer un prompt soulagement. Cette Eau merveilleuse est en vente dans les principales épiceries et pharmacies. En gros et en détail par E. MASSICOTTE & FRERE, seuls agents pour la compagnie, 217, rue Sanguinet, Montréal, Téléphone No 810 A.

A l'Enseigne du Gros Faon

30 DAYS' TRIAL
DR. DYE'S VOLTAIC BELT
(BEFORE — AND — AFTER)
Electric Appliances are sent on 30 Days' trial. TO MEN ONLY, YOUNG OR OLD, WHO are suffering from NERVOUS DEBILITY, LOST VITALITY, LACK OF NERVE FORCE AND VIGOR, WASTING WEAKNESSES, and all those diseases of a PERSONAL NATURE resulting from ADUAGES and OTHER CAUSES. Speedy relief and complete restoration of HEALTH, VIGOR and MANHOOD GUARANTEED. The greatest discovery of the Nineteenth Century. Send at once for Illustrated Pamphlet free. Address VOLTAIC BELT CO., MARSHALL, MICH.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No 256.—LOGOGRIPHE

Quand je conserve et ma tête et ma queue,
Je suis un animal ;
Et quand je perds et ma tête et ma queue,
Je suis un minéral ;
Pendant ma tête et conservant ma queue,
Je suis un ornement ;
Gardant ma tête et retranchant ma queue,
Je suis un instrument ;
Quand je reprends et ma tête et ma queue,
Je suis connu par mon avidité ;
Et quand je perds et ma tête et ma queue,
Je le suis par ma dureté ;
Pendant ma tête et conservant ma queue,
Si je s'rs c'est en habillant ;
Gardant ma tête et retranchant ma queue,
Je sers aussi, mais en tournant ;
Si l'on me rend et ma tête et ma queue,
Je suis bon à manger ;
Et si l'on m'ôte et ma tête et ma queue,
Avec soin il faut m'éviter ;
Pendant ma tête et conservant ma queue,
Je décore un prélat ;
Gardant ma tête et retranchant ma queue,
Je fatigue un gouja.

SOLUTIONS :

No 254.—Le mot est : Mi-lit-aire.
No 255.—Les mots sont : Prendre et Rendre

ONT DEVINÉ :

Mlle Angélique Meddon, Ottawa ; Dame G. F. F., Québec ; Mlle Eugénie Cinq-Mars L. U. Renaud, L. N. Bélanger, Montréal ; Mme Letendre, Rimouski ; Mlle Flore Gélinas, Yamachiche ; Gaston de Montigny, Ivan et Sylvio, Montréal ; J. A. Kérouac, Québec.

SALONS DE MODES

Mlle Champagne, si bien connue des dames fashionables, est de retour d'un voyage à New-York, où elle a fait un choix d'articles de la plus haute nouveauté.

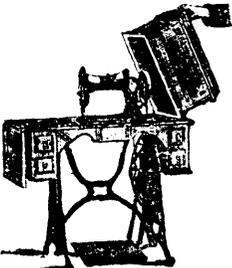
Ces articles sont tous de confections supérieures, parmi lesquels nous remarquons spécialement un assortiment considérable de chapeaux, qui est sans contredit le plus varié et le plus nouveau que nous ayons vu.

On trouve aussi dans ces salons de riches étoffes de marchandises, des garnitures de fantaisie et nouvelles, et tout ce qui est nécessaire pour les vêtements de dames. Les femmes élégantes sont surtout priées de visiter les salons de

Mlle C. CHAMPAGNE
752, rue Ste-Catherine

AUX FAMILLES

Où trouve-t-on la Reine des Machines à Coudre, la charmante machine de famille, saine, égale dans le moule entier, précieux et utile, légère, rapide, simple et solide ? En en faisant l'essai, vous l'adoptez. Agence LEVERT, encoignure des rues Ste-Catherine et St-Christophe, Montréal. Grande facilité de paiement. Remise libérale aux personnes pouvant s'occuper du placement de nos machines.



Renversement des blagues géantes surpassées par l'eau de St-Léon

A. H. M. Colville, marchand et agent de l'eau de St-Léon.

MONSIEUR.—Une maladie de reins m'a affligé pendant des années. Quelques heures de travail me fatiguaient. J'essayai Warner et autres remèdes patentés, emplâtres, etc. Je n'en étais que pis. Enfin j'essayai votre Eau de St-Léon, j'en bus pendant deux semaines ; les douleurs dans les reins sont toutes disparues ; je puis travailler maintenant toute la journée ; j'ai jeté par la fenêtre les drogues et les emplâtres.

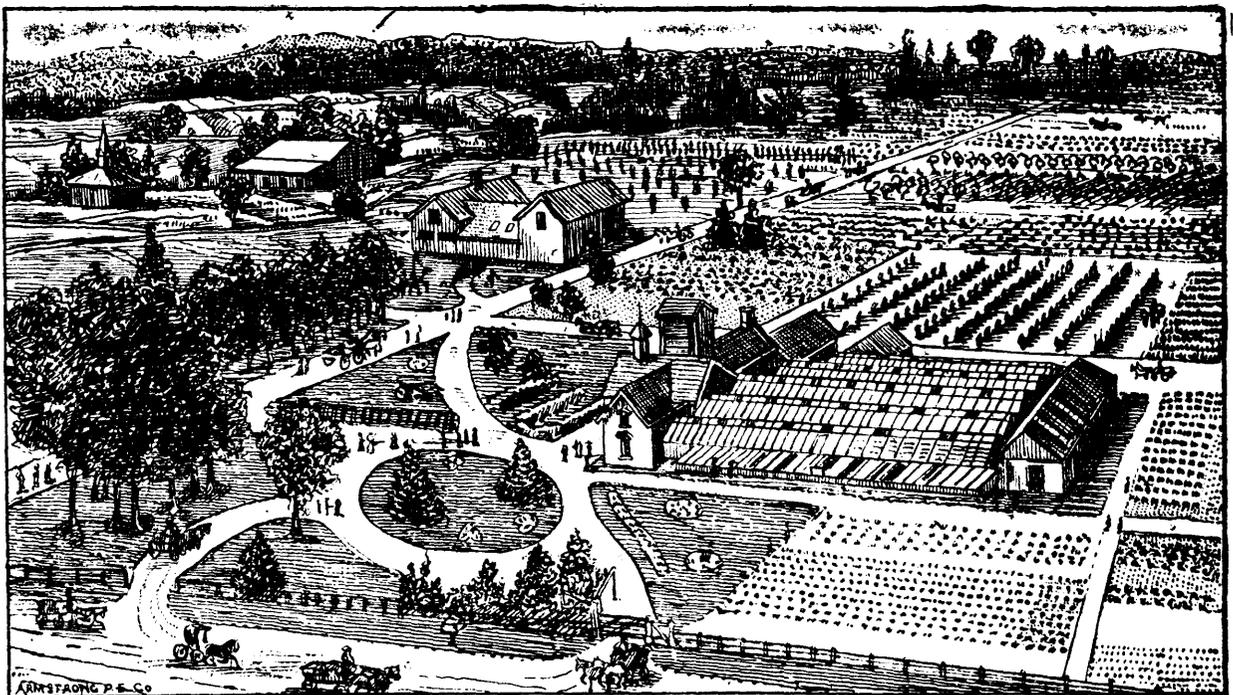
JAMES BAIN,
5 Clara Street, Toronto.

Cette inappréciable eau naturelle est en vente chez tous les détaillants à 25c le gallon. Aussi en gros et en détail par la

COMPAGNIE D'EAU DE ST-LEON
4, CARRE VICTORIA,

Téléphone 1432 MONTREAL

SOURD Un très intéressant livre de 80 pages sur la surdité, bruits dans la tête, etc., comment les guérir. Envoyez franco. Adresse : Nicholson, 177, Macdougall street, New-York.



PEPINIERES A FONTHILL, COMTE DE WELLAND, ONT., CANADA

465 ACRES MORRIS, STONE & WELLINGTON, PROPRIETAIRES—465 ACRES

E. MORRIS, Gérant des Pépinières.
Bureau Principal : STONE & WELLINGTON, Toronto, Ont.
Agents demandés, voir page 415

Succursale : { Montréal, P. Q. JAS. W. BEALL, Gérant.
Rochester, N. Y.,
Madison, Wis.

29153

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE,
18 — RUE SAINT-LAURENT — 18
MONTREAL

LA MAISON

T. R. BARBEAU

Est reconnue pour tenir les plus beaux Tweeds et les Serges de toute nuance. Le département des commandes est sous l'habile direction de M. ISIDORE DRAGON. C'est tout dire

1899 RUE NOTRE-DAME
MONTREAL

A CEUX QUI ENTRENT EN MENAGE !



MAISON du BON MARCHÉ

- Un splendide service à dîner..... 39.00
- Notre nouveau service à thé..... 2.75
- Un superbe service de chambre..... 2.25
- Un magnifique service à déjeuner..... 3.50
- Notre nouveau set à l'eau..... 1.75
- Nos lampes élégantes pour bibliothèques de..... \$3.00 à 6.00
- Nos nouvelles "vase lampes"..... 1.75
- Set à liqueur..... \$1.25 à 2.50
- Un magnifique huilier..... 3.50
- Notre nouveau cabaret..... 1.25
- Nos nouvelles lampes..... 1.25
- Nos portes-fruits à cristal de couleurs..... 0.75
- Nos plateaux..... 0.90
- " Sets à l'eau superbes..... 1.75
- Porte-gâteaux..... 1.00
- Nouveaux marinadiers..... 1.50
- Un magnifique beurrer..... 2.50

A VISITER AU MAGASIN CENTRAL

L. DENEAU,

2023—RUE NOTRE-DAME—2023

SAVONS MEDICINAUX

DU

Dr V. PERRAULT

Ces savons qui guérissent toutes les Maladies de la Peau sont aujourd'hui d'un usage général ; les médecins les recommandent à leurs patients, et des milliers de certificats attestent leur efficacité.

Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, Rittle, Hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

Numéros et Usage des Savons

- Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.
- Savon No 2—Détersif. Est propre à nettoyer les plaies et les ulcères, et favorise la cicatrisation.
- Savon No 3—Contre les lentes, poux, morpions, etc.
- Savon No 4—Pour les ulcères syphilitiques, chancres, etc.
- Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres.
- Savon No 6—Pour la teigne.
- Savon No 7—Pour maladie de la barbe.
- Savon No 8—Contre les taches de rousse et le masque.
- Savon No 9—Contre les rhumatismes.
- Savon No 10—Ce savon est employé pour faire disparaître la grosse gorge.
- Savon No 11—Désinfectant.
- Savon No 12—Nous recommandons ce savon d'une manière toute particulière pour le rifle.
- Savon No 13—Pour les crevasses.
- Savon No 14—Surnommé à juste titre, savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.
- Savon No 15—Dentifrice. Ce savon est de beaucoup supérieur à toutes les pâtes et poudres pour nettoyer les dents.
- Savon No 16—Contre les moustiques, maringouins, mouches noires, etc.
- Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse, disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.
- Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables et cela dans les cas les plus chroniques.
- Savon No 19—Pour les animaux. Contre la gale, blessures, etc.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Si votre marchand ou droguiste ne les tient pas veuillez en envoyer le prix (25cts) à l'adresse ci-dessous et ils vous seront expédiés franco, par la maille.

ALFRED LIMOGES,
St-Eustache, P. Q.

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthelme & Sabourin, éditeurs-proprietaires. Bureau : rue Saint-Gabriel, No 30 Montréal.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 30 avril 1887

JEAN-JEUDI

DEUXIÈME PARTIE — (Suite)

XXXV



ETIENNE brisa le cachet et alla droit à la signature.

—C. Dick Thorn... lut-il à haute voix.

Connais pas...

—Cette lettre est signée Dick Thorn ? demanda Henry.

—Oui.

—C'est singulier...

—Pourquoi ?

—Parce que moi aussi j'ai reçu ce matin une épître portant la même signature et me priant de vouloir bien passer rue de Berlin où mistress Dick Thorn, (une étrangère, ainsi que son nom l'indique,) désire me consulter au sujet d'une affaire de haute importance... Que t'écrit, à toi, cette dame ?

—Ceci :

Monsieur,
Je suis Anglaise, je viens de me fixer à Paris, où je n'ai pas encore de médecin attitré. J'ai entendu parler de vous en des termes qui commandent ma confiance et me dictent mon choix. Ma fille unique est depuis hier un peu souffrante et je sollicite vos bons soins pour cette chère enfant.

Je serai très reconnaissante si vous voulez bien prendre la peine de passer à mon hôtel, rue de Berlin, numéro 24, et je vous prie, Monsieur, d'agréer l'assurance de ma haute considération. C. DICK THORN.

—Cette lettre, dit Henry, est coulée dans le même moule que celle qui m'a été remise... L'une s'adresse au médecin et l'autre à l'avocat, voilà toute la différence... Il est original que le choix de cette étrangère soit tombé justement sur nous, deux amis deux inséparables ! Iras-tu ?

—Sans le moindre doute...

Une cliente de plus n'est point à dédaigner... Je pense à ma maison de santé future...

—Et tu fais bien.

—Toi, Henry, tu n'as pas les mêmes raisons de te dé ranger... Tu es riche, donc, tu es libre...

—J'ai peu l'habitude en effet de donner des consultations en ville... dit le jeune avocat en riant. J'irai néanmoins...

Le style de cette Anglaise pique ma curiosité... Le Palais ne me réclame pas aujourd'hui... En te quittant je prendrai le chemin de l'hôtel de mistress Dick Thorn.

—Je m'y rendrai, moi, après mes visites.

Une demi-heure plus tard Henry quittait Etienne, en lui recommandant de nouveau de voir sans retard René Moulin.

A la prochaine station de voitures il montait en fiacre et donnait l'ordre au cocher de le conduire rue de Berlin.

* * *

Claudia Varni, nos lecteurs le savent, tenait beaucoup à ce qu'Henry de la Tour-Vaudieu assistât à la fête qu'elle comptait donner prochainement.

Elle avait des projets sur lui et voulait connaître le jeune homme avant de les mettre à exécution.

Accepterait-il l'invitation d'une inconnue ? Rien n'était moins certain, et nous pourrions même ajouter : Rien n'était moins probable. Comprenant cela à merveille, mistress Dick Thorn résolut de tourner la difficulté.

Elle avait véritablement besoin de se renseigner sur certains points de droit... En conséquence elle imagina d'écrire à Henry pour solliciter ses conseils.

"Je sais à merveille, lui disait-elle dans sa lettre, que les célébrités du barreau ne se dérangent point, et que quiconque réclame leur appui doit les aller trouver, mais peut-être consentirez-vous, Monsieur, à faire exception à cette règle générale en faveur d'une femme et d'une étrangère..."

Une fois qu'elle serait la cliente d'Henry de la Tour-Vaudieu, celui-ci n'aurait plus aucun motif pour décliner son invitation.

Elle usa, nous le savons, d'un procédé absolument semblable à l'égard d'Etienne Loriot.

Quel intérêt avait l'ex-Claudia Varni à faire de

minutes elle rejoignit le visiteur. Henry s'inclina profondément devant elle.

Mistress Dick Thorn l'enveloppa d'un coup d'œil rapide, et ce coup d'œil lui suffit pour se former sur son compte une opinion pouvant se résumer ainsi :

—Ce jeune homme a l'intelligence et la volonté... Le conduire où je veux qu'il arrive ne sera pas du tout une tâche facile... J'y parviendrai cependant...

Puis, tout haut :

—Comment vous témoigner, monsieur, toute ma gratitude?... Vous n'avez point dédaigné la requête que j'espérais à peine vous voir agréer, et votre gracieux empressement est une faveur de plus...

Henry, un peu étonné d'entendre cette Anglaise, belle encore sinon très jeune, parler presque sans accent un français irréprochablement correct, répondit :

—Vous sollicitiez une exception, madame... Ma courtoisie de gentlemen ne me permettait pas de vous la refuser... Me voici à vos ordres...

Claudia s'assit, après avoir désigné du geste un fauteuil à son interlocuteur.

—Monsieur, dit-elle, j'ai un conseil à vous demander...

—Pour vous, madame ?

—Non, monsieur, mais pour une personne à laquelle je porte un vif intérêt et qui ne veut pas se faire connaître avant d'être parfaitement éclairée sur les droits résultant de certains faits que je vous soumettrai.

—C'est alors une consultation par procuration... dit le jeune avocat en souriant.

—Oui, monsieur, fit Claudia en souriant aussi.

—Je suis prêt à répondre à vos questions, madame, mais s'il y a une affaire à plaider, j'aurai sans doute besoin de m'entretenir directement avec la personne qui vous intéresse...

—Oh ! soyez tranquille !... Je vous présenterai cette personne quand il en sera temps.

—J'écoute, madame... dit le jeune homme.

—Elevée à Paris, commença mistress Dick Thorn, je connais un peu les lois françaises, mais pas assez pour me permettre de trancher une question difficile...

—Ceci, madame, est l'affaire de votre avocat... D quoi s'agit-il ?

—D'un mariage.

—Veuillez m'interroger, madame, et je ferai de mon mieux pour éclairer ce qui vous semble obscur...

—Eh bien ! monsieur, un mariage *in extremis* est-il valable ?...

—Oui, madame, puisqu'il est admis par la loi lorsque les témoins ont reconnu que l'état de l'un des futurs époux était, ou tout au moins semblait être désespéré...

—Les témoins l'ont reconnu.

—Y a-t-il eu mariage civil ?...

—Mariage religieux seulement...

—Il n'est pas moins valable, l'exception ayant été prévue par la loi. En quelle année a-t-il été célébré ?

—En 1835. Pour des motifs particuliers le mariage ne fut point déclaré à cette époque, quoi que la jeune femme qui venait de mettre au monde un fils, et qui semblait à l'agonie, n'ait pas succombé... Elle vit encore... Le mari lui-même a vécu deux ans après cette union restée secrète. Jusqu'à ce jour des considérations de famille ont



Voici trois louis que je vous donne pour grossir votre boursicot.—(Page 106, col. 2).

ce dernier le commensal de sa maison ?

Cela nous semble facile à comprendre.

Le chevalier Babylas Samper lui ayant affirmé que le jeune médecin était le seul ami d'Henry, du moins son seul ami très intime, l'adroite créature voulait attirer le docteur chez elle afin de le questionner à son aise sur le compte de son camarade d'enfance.

Un coup de timbre résonna, annonçant une visite, et le valot de chambre apporta sur un plateau de vermeil à mistress Dick Thorn la carte du fils adoptif de son ancien complice.

—Faites entrer au salon, dit-elle, et priez M. de la Tour-Vaudieu de bien vouloir attendre un instant.

Claudia régularisa du bout des doigts les masses épaisses de ses cheveux noirs, passa sur son visage un nuage de veloutine, et au bout de cinq

empêché l'épouse de revendiquer son titre... Peut-elle le faire aujourd'hui ?

—La preuve du mariage existe-elle ?

—Oui, et l'époux avant de mourir, a fait un testament par lequel il laisse à son fils la propriété de sa fortune, et à sa femme la jouissance de ses revenus...

—Ces clauses ont-elles reçu leur exécution ?

—Le testament n'a pas été produit et un proche parent du mort est entré en possession de tous les biens, en sa qualité d'héritier naturel...

—Comment la mère n'a-t-elle pas revendiqué ?

—Elle est devenue folle...

—Comment n'a-t-on pas revendiqué pour elle ?

—Je vous l'ai dit, des considérations de famille...

—Aujourd'hui, cette femme a-t-elle recouvré la raison ?

—Non, monsieur.

—C'est au fils alors à réclamer ses droits, et lui seul peut le faire... Il est majeur... Il prouvera, le testament à la main, qu'il est bien le fils et l'héritier, et il attaquera le parent qui détient indûment sa fortune...

—Mais, si le fils était mort ?...

—Dans ce cas, il faudrait s'adresser aux tribunaux qui nommeraient un conseil de famille, et le curateur de la folle se chargerait d'opérer les revendications...

—Ce serait un procès !

—Un procès civil, oui, madame, si celui qui s'est emparé de la fortune ne connaissait ni le mariage, ni le testament.

—Il connaissait l'un et l'autre...

—Vous en êtes sûre ?

—J'en ai la preuve...

—Le scandale alors serait effroyable...

—On enverrait le voleur d'héritage au bague ?

—Non, madame, car ce grand coupable est couvert par la prescription, mais il n'en serait pas moins à tout jamais déshonoré et perdu aux yeux du monde...

—Le contraindrait-on à restituer la fortune ?

—Sans le moindre doute.

—Il est dans une haute position, il jouit d'une influence énorme... il se défendrait...

—Peut-être le tenterait-il, mais ce serait en vain... Si j'étais chargé de cette affaire, je répondrais absolument du succès.

—Quand le moment sera venu, c'est moi, monsieur, qui vous supplierai de vous en charger...

XXXVI

—Et j'accepte d'avance, dit le fils adoptif du sénateur, car je vois là le sujet d'une plaidoirie fort intéressante... J'ai d'ailleurs une spécialité, ajouta-t-il en souriant... C'est de combattre l'injustice et de défendre les faibles contre les puissants.

—Je le savais, monsieur, répondit Claudia, et c'est pour cela que j'ai eu l'honneur de m'adresser à vous.

—N'a-t-on rien tenté pour rendre la raison à la pauvre folle ? reprit le jeune homme.

Il est vraisemblable au contraire qu'on a tenté beaucoup, mais je puis aujourd'hui résoudre cette question, étant insuffisamment renseignée.

—Vous vous intéressez à cette femme ?

—Infiniment, et c'est bien naturel... sa situation est si triste...

—Dans ce cas, voulez-vous me permettre, madame, de vous offrir un conseil ?

—Non seulement je vous le permets, mais je vous en prie...

—Vous avez mandé, pour donner des soins à Mlle votre fille, le docteur Étienne Lorient ?

Mistress Dick Thorn, jouant merveilleusement la surprise, s'écria :

—Vous le connaissez !!!

—C'est mon ami intime, et pour ainsi dire mon seul ami !! Nous avons fait ensemble nos études et nous sommes liés depuis l'enfance... J'étais chez lui, ce matin, quand il a reçu votre lettre.

—Ce que vous m'apprenez, monsieur, me prouve que j'ai fait un heureux choix...

—Vous ne pourriez en faire un meilleur, et croyez bien que l'amitié ne m'aveugle pas !... Étienne Lorient, malgré sa jeunesse, est un savant. Il travaille à devenir un spécialiste et s'occupe

sans relâche des maladies mentales... Il vient d'être attaché comme médecin adjoint à l'asile des aliénés de Charenton, ce qui est une preuve sans réplique de son mérite... Il pourrait entreprendre la guérison de la personne qui nous occupe et je crois que vous feriez bien de lui en parler...

—Assurément je n'y manquerai pas... le docteur vous a-t-il dit qu'il viendrait bientôt voir sa nouvelle cliente ?

—Je puis vous annoncer sa visite pour aujourd'hui, dans l'après-midi...

—Combien je suis heureuse de m'être adressée, sans le savoir, à l'un de vos amis... J'espère, monsieur, que vous vous rencontrerez souvent chez moi...

Henry s'inclina.

Claudia poursuivit :

—Quoique conservant en Angleterre des intérêts de fortune assez considérables, je suis fixée à Paris d'une manière à peu près définitive... J'ai l'intention de recevoir, et j'inaugurerai mon installation dans une dizaine de jours, par une petite fête à laquelle j'espère que vous me ferez l'honneur d'assister...

Le jeune homme s'inclina de nouveau.

—Je vous remercie, madame, de votre gracieuse invitation, répliqua-t-il, mais je travaille énormément et je vais peu dans le monde, ou pour mieux dire je n'y vais pas du tout.

—Permettez-moi d'espérer que vous voudrez bien, pour la seconde fois, faire une exception en ma faveur... dit mistress Dick Thorn en souriant. Un Français, un grand seigneur, ne saurait décliner la requête qui lui est adressée par une femme, et par une étrangère...

—Il est difficile de vous résister, madame.

—Prouvez-moi que c'est impossible...

—J'aurai donc l'honneur de me joindre à vos amis...

—Et j'espère, reprit Claudia, que vous deviendrez bientôt vous-même un ami de la maison...

En ce moment la porte du salon s'ouvrit et un domestique parut sur le seuil.

—Que voulez-vous ? lui demanda mistress Dick Thorn d'un ton fort raide, je ne vous ai point sonné.

—Madame, répondit le valet avec embarras, c'est une personne qui se présente pour parler à madame...

—De la part ?...

—De la part des *Petites Affiches*... C'est un maître d'hôtel... il vient offrir ses services à madame...

—Claudia fit un geste d'impatience.

—Qu'il attende... répliqua-t-elle.

Henry s'était levé.

—J'ai l'honneur, dit-il, de prendre congé de vous...

—Merci de nouveau, monsieur, de votre empressement, et à bientôt, car je puis compter sur vous, n'est-ce pas ?

—J'ai promis...

—J'aurai le plaisir de vous envoyer une lettre d'invitation, aussitôt que la date de ma première fête sera définitivement arrêtée.

Claudia reconduisit le jeune homme jusqu'à l'antichambre.

Le maître d'hôtel qui venait se proposer à la maîtresse de logis était assis sur une banquette. Il se leva vivement.

Henry de la Tour-Vaudieu passa près de lui sans le regarder, et d'ailleurs, sous ce costume de cérémonie et avec les longs favoris en nageoires encadrant son visage soigneusement rasé, il n'aurait pas reconnu son client de la septième chambre, René Moulin.

Le mécanicien, car c'était bien lui, eut peine à retenir un geste de surprise en voyant l'avocat sortir de chez mistress Dick Thorn.

—Lui, ici ! pensa-t-il. Qu'est-ce que cela signifie ?

Naturellement il ne pouvait se répondre, et il ajouta :

—Il faut, à tout prix, que je sois admis dans cette maison...

Un coup de sonnette retentit, et au bout d'une minute le valet de chambre parut dans le vestibule.

—Madame vous attend, dit-il au futur maître d'hôtel, venez avec moi.

René le suivit, un peu ému de la situation et craignant qu'un échec ne vint renverser l'échafaudage de ses projets.

Le valet de chambre l'introduisit dans un fumoir contigu au grand salon.

Claudia était assise, un lorgnon à la main.

René la salua de fort bonne grâce et resta debout devant elle dans une pose respectueuse.

Mistress Dick Thorn l'examina de la tête aux pieds avec un sans-*façon* aussi absolu que si elle avait étudié les mérites d'un nouvel attelage présenté par un marchand de chevaux.

René Moulin était beau garçon.

Il avait fort bonne mine sous ses vêtements noirs d'une irréprochable correction.

—Pas mal, en vérité... pas mal du tout... murmura mistress Dick Thorn. Vous désirez entrer chez moi ? demanda-t-elle ensuite d'un ton bienveillant.

—J'ai cette ambition, oui, madame... répondit René.

—Avez-vous déjà servi en qualité de maître d'hôtel ?

—Oui, madame, et dans des maisons de premier ordre...

—Vous êtes muni des certificats de vos anciens maîtres ?

—Je ne me serais pas permis de me présenter à madame sans cela... Je vais avoir l'honneur de mettre ces certificats sous les yeux de madame...

—Tout à l'heure... interrompit Claudia. Occupons-nous d'abord de la condition *sine qua non* de votre admission... Parlez-vous l'anglais ?

René répondit affirmativement avec le pur accent d'un habitant de Londres.

C'était bien ; mais peut-être ne connaissait-il qu'une ou deux phrases de l'idiome d'outre-Manche.

Pour éclaircir ses doutes, Claudia continua son interrogatoire en langue anglaise.

—Vous avez habité l'Angleterre ? reprit-elle.

—Oui, madame.

—Longtemps ?

—Plusieurs années.

—Quelle ville ?

—Portsmouth.

—En service ?

—Non, madame, mais comme employé d'une maison d'assurance maritimes...

—Depuis combien de temps êtes-vous à Paris ?

—Depuis quatre ans.

—Chez qui avez-vous servi ?

—Chez un riche Américain, M. Daniel Webster, avenue des Champs-Élysées, au coin de la rue du Colisée.

—Pourquoi l'avez-vous quitté ?

—Il retournait en Amérique et je voulais rester en France...

—Ensuite ?

—Chez l'honorable sir Williams Douglas Abercromby, rue Faubourg-Saint-Honoré... Il a licencié sa maison il y a deux mois, en partant pour un voyage d'exploration autour du monde.

—Montrez-moi maintenant vos certificats...

René tira de sa poche les papiers *empruntés* à Laurent par Jean-Jeudi, et les présenta à mistress Dick Thorn qui les examina très attentivement.

Les attestations données au maître d'hôtel étaient conçues dans les termes les plus flatteurs.

Claudia ne pouvait désirer mieux.

—Je vois, reprit-elle, que vous vous nommez François Laurent...

—Oui, madame, mais on a l'habitude de m'appeler Laurent... C'est plus distingué...

Combien gagniez-vous dans votre dernière place ?

Le mécanicien formula un chiffre.

Mistress Dick Thorn fit un haut-le-corps.

—Sir Williams Douglas Abercromby était sans doute énormément riche... répliqua-t-elle. Ma position de fortune est beaucoup plus modeste et ma maison relativement simple. Or je pourrais m'entendre avec vous sur de telles bases.

—Quels appointements madame a-t-elle l'intention de donner ?

Claudia indiqua une rémunération mensuelle bien inférieure à la somme demandée.

XXXVII

René Moulin ne s'inquiétait guère de ce détail, mais il ne voulait pas risquer de se trahir en acceptant trop vite.

Il discuta donc, pour la forme, et finit par tomber d'accord avec mistress Dick Thorn.

—C'est entendu... dit-elle alors, vous êtes à mon service... On va dès aujourd'hui préparer votre chambre au second étage...

—Bien, madame.

—Vous saurez organiser les préparatifs d'une fête ?

—Mon dernier maître donnait chaque hiver quatre grands bals, et j'avais la direction de tous les apprêts...

—Je vois que je pourrai sans inquiétude m'en rapporter absolument à vous.

—J'espère le prouver à madame...

—Ma première réception aura lieu dans quelques jours et je désire qu'elle soit brillante... Vous vous entendez avec le fleuriste en renom pour garnir les vestibules et l'escalier... Partout des fleurs... Je vous donne carte blanche...

—Je n'épargnerai rien, mais j'agirai pourtant avec économie, au mieux des intérêts de madame.

—J'y compte... Etes-vous complètement libre ?

—Oui, madame.

—Ni femme ni enfants ?

—Personne.

—Quand pourrez-vous vous installer ?

—Quand madame voudra.

—Eh bien ! venez demain matin, à neuf heures...

—Je serai exact...

—Voici vos certificats et une avance sur votre premier mois de gages...

Claudia glissa trois louis dans la main de René qui frissonna au contact de l'or de cette femme, soupçonnée par lui d'un crime ; mais il ne laissa rien paraître de ce qui se passait en lui.

Il témoigna sa gratitude en fort bons termes, remit dans sa poche les papiers du vrai Laurent et se retira.

Tout en descendant l'escalier, il se disait :

—Cette mistress Dick Thorn est-elle une misérable ou Jean-Jeudi a-t-il été le jouet d'une étrange ressemblance ? Voilà l'énigme qu'il faudra résoudre.

La présence d'Henry de la Tour-Vaudieu à l'hôtel de la rue Berlin l'intriguait singulièrement.

Le jeune homme s'y trouvait-il comme ami ou comme avocat ?

En présence de l'impossibilité de trouver une solution à ce problème, René Moulin prit le parti de n'y plus penser.

Il venait d'atteindre son but et se trouvait dans la place.

C'était le principal... Ce qu'il ne comprenait pas lui serait sans doute expliqué postérieurement.

Bref, il s'en alla satisfait.

Claudia Varni avait été distraite un moment par son entrevue avec le prétendu Laurent.

Lorsqu'elle fut seule de nouveau elle revint à ses pensées. Son visage prit une expression de joie cruelle, tandis que ses lèvres murmuraient :

—Tout est bien comme je l'avais espéré, et c'est Henry de la Tour-Vaudieu lui-même qui me fournit des armes pour frapper son père adoptif... Je tiendrai Georges aujourd'hui par l'épouvante comme je le tenais autrefois... Le jeune homme deviendra vite un familier de ma maison... Olivia est jolie... Il la remarquera, malgré ce grand amour qu'on lui prête pour Mlle de Lilliers, et ma volonté fera le reste.

Mistress Dick Thorn sourit, puis, sans transition, un pli se creusa sur son front, entre ses sourcils contractés, et son regard devint farouche.

—Si cependant Georges allait vouloir lutter !... dit-elle d'une voix sourde.

Après un silence, elle se répondit :

—Eh bien ! j'accepterais la lutte !... Tout l'avantage est pour moi, puisque tout le péril est pour mon adversaire... Henry de la Tour-Vaudieu m'a confirmée ce que déjà je croyais savoir, il y a prescription... Qu'est-ce que je risque ?... N'ayant rien à perdre, je suis invulnérable... Je me moque du scandale, moi, tandis que la haute position de Georges, sa grande fortune et l'hon-

neur de son nom sont en jeu !... Esther Derieux est folle, mais il y a des médecins qui guérissent la folie... et si même on ne parvenait point à lui rendre la raison, elle n'en est pas moins la veuve du duc Sigismond, son héritière par un testament bien en règle, et le conseil de famille nommé par les tribunaux revendiquerait pour elle le titre de duchesse et les millions volés... Georges comprendra ces choses et, plutôt que de courir à sa porte certaine, redeviendra mon esclave docile...

Le timbre de l'hôtel, résonnant de nouveau, interrompit le fiévreux monologue de Claudia.

—Qui peut venir ? se demanda-t-elle, pour qui tout était motif de préoccupation.

Quelques secondes s'écoulèrent, puis le valet de chambre entra, apportant une carte.

Mistress Dick Thorn jeta les yeux sur cette carte.

—Le docteur Etienne Lorient... lut-elle à haute voix. Je l'attendais, faites entrer...

Etienne fut introduit aussitôt.

Claudia l'accueillit avec son meilleur sourire, et de même qu'à Henry de la Tour-Vaudieu lui dit :

—Merci mille fois, monsieur, de votre empressement.

—Cet empressement est un devoir, madame... répliqua le jeune homme. Un médecin, quand il sait qu'on souffre et qu'on l'appelle, n'a pas le droit de se faire attendre...

—Ma fille est souffrante en effet, mais je crois que son indisposition n'a rien d'assez grave pour m'inquiéter, et la moindre ordonnance suffira pour la guérir... Votre mérite est connu, monsieur.

—On vous a parlé de moi, madame, avec trop d'indulgence.

—Dite avec enthousiasme... Ah ! vous avez des admirateurs et des amis nombreux !

—Des admirateurs, j'en doute... des amis bienveillants, quelques-uns, je l'espère...

—M. Henry de la Tour-Vaudieu est du nombre de ceux-là.

—Au premier rang, et le meilleur de tous, oui, madame... Nous nous aimons depuis l'enfance.

—C'est ce qu'il me disait, il y a une heure, en m'annonçant votre visite...

—Il déjeunait chez moi quand j'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire... J'ai appris de sa bouche que vous comptiez sur lui et, s'il doit s'occuper d'une affaire qui vous intéresse je vous en félicite, madame, car presque toutes les causes plaidées par mon ami sont gagnées d'avance... Son succès égale son talent, ce qui n'est pas peu dire...

—M. de la Tour-Vaudieu aime beaucoup, paraît-il, la carrière qu'il a choisie ?

—Beaucoup, oui, madame, et sans cela il ne l'aurait pas choisie... Jamais position ne fut plus indépendante que la sienne. Peut-être savez-vous qu'il est fils unique et que son père possède une fortune immense ?...

—Je sais cela, oui, monsieur...

Après un silence Claudia reprit :

—La personne qui m'a parlé de M. Henry de la Tour-Vaudieu dans les termes les plus flatteurs, m'a dit qu'il s'accordait assez mal avec son père.

—Je crois, en effet, madame, que leurs idées politiques ne sont pas du tout les mêmes, répondit Etienne, mais ce que je sais à ce sujet n'a rien de précis... Je connais à peine le duc Georges, auquel Henry m'a présenté mais que je n'ai jamais revu depuis lors... Un abîme nous sépare... M. de la Tour-Vaudieu, duc, sénateur, et plusieurs fois millionnaire, est au sommet de l'échelle sociale dont je gravis à peine les premiers échelons...

—Cet abîme prétendu n'existe point selon moi... répliqua mistress Dick Thorn. La science et le talent valent la fortune et la noblesse.

—Tout le monde, madame, ne pense pas ainsi.

—C'est vrai, mais tous les gens de cœur et de bon sens partagent ma manière de voir.

Claudia se leva.

—Il ne faut pas, cependant, poursuivait-elle, que le plaisir de causer avec vous me fasse oublier le but principal de votre visite... Voulez-vous me suivre, docteur, je vais vous conduire auprès de ma fille...

—A vos ordres, madame...

Ils traversèrent deux pièces, puis Claudia, fai-

sant halte en face d'une porte aux trois quarts close, dit par l'entre-bâillement :

—C'est moi, mignonne... Je t'amène le docteur... Pouvons-nous entrer ?

—Oui, mère... répondit une voix douce et bien timbrée.

Mistress Dick Thorn ouvrit tout à fait la porte et fit passer Etienne devant elle.

Olivia était couchée dans un lit capitonné de soie bleu ciel, entouré comme d'un nuage de grands rideaux de mousseline blanche des Indes.

Sa jolie tête reposait sur les broderies d'un oreiller garni de dentelles.

Ses cheveux un peu en désordre et d'un blond doré formaient une sorte de nimbe autour de son front pur.

Il était impossible de rêver une vierge plus charmante. L'expression de grands yeux témoignait d'une candeur angélique.

Elle sourit à sa mère et au docteur qui s'approchaient du lit.

—Ah ! dit-elle, je ne suis pas bien malade...

—Vous l'êtes un peu cependant, mademoiselle... répliqua le jeune homme en constatant l'éclat des prunelles et la coloration anormale des pommettes. Vous avez certainement la fièvre...

En disant ce qui précède il prenait l'une des mains fines et longues étendues sur le lit, et il interrogeait l'artère.

—Je ne me trompais pas... reprit-il, la fièvre est légère, mais elle existe... D'où souffrez-vous ?

—Je souffre de la gorge et j'ai mal à la tête...

Etienne appuya la paume de sa main pendant quelques secondes sur le front brûlant d'Olivia.

—Vous éprouvez des chatouillements dans la gorge, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

—Oui, docteur.

—Vous toussiez de temps à autre ?...

—C'est vrai.

XXXVIII

Etienne eut un sourire.

—Absolument rien de grave... dit-il. Vous aurez négligé de prendre quelques précautions élémentaires, vous êtes enrhumée, et votre rhume est si peu de chose que je ne lui ferai pas l'honneur de l'appeler *bronchite*. Vous avez eu froid aux pieds, je le parierais...

—Avant-hier soir, en sortant du théâtre ! ! s'écria mistress Dick Thorn. Docteur, c'est prodigieux ! Comment faites-vous pour deviner ainsi ?

—Je remonte des effets aux causes, madame... Rien n'est plus simple... Avec un peu d'expérience il est difficile de se tromper... Je vais écrire la formule d'une potion qui soulagera mademoiselle comme par enchantement... Dans quarante-huit heures ce vilain rhume aura battu en retraite...

Claudia avait préparé sur une table du papier, de l'encre et des plumes.

Etienne rédigea son ordonnance et dit en la tendant à Claudia :

—Veuillez, madame, faire préparer ceci chez le pharmacien le plus proche... Mademoiselle prendra d'heure en heure une cuillerée du médicament... Je viendrai constater demain par mes propres yeux les résultats obtenus, et je suis sûr qu'ils seront excellents... A demain, mademoiselle.

—A demain, docteur, et merci de vos heureux pronostics.

Etienne quitta la chambre avec Claudia qui, aussitôt que la porte se fut refermée derrière eux, lui demanda vivement.

—Bien vrai, ce n'est rien, n'est-ce pas ?

—Absolument rien madame... je vous en donne ma parole d'honneur...

—Vous me soulagez d'un poids énorme !

—Est-ce que vous étiez inquiète ?

—Pas précisément, mais quand on est mère on a peur de tout... Enfin, me voici rassurée. Je désire vous voir souvent chez moi, docteur, en ami bien entendu, et non pas en médecin...

—Vous me comblez, madame...

—J'ai promis à votre ami Henry de la Tour-Vaudieu qu'il vous rencontrerait quelquefois ici. Vous ne me ferez point mentir !...

—Certainement non, madame...

—Nous causerons de cela tout à l'heure. Retournons au salon, je vous en prie. J'ai à vous demander un conseil... ou plutôt un renseignement ?

Claudia réinstalla Etienne dans le fauteuil qu'il

occupait dix minutes auparavant, et renoua l'entretien en ces termes :

—M. de la Tour-Vaudieu m'a dit que vous étiez médecin adjoint à l'hospice de Charenton...

—Oui, madame, mais seulement depuis quelques jours.

—De votre nomination à ce poste il résulte que vous vous occupez d'aliénation mentale... pour-suivit mistress Dick Thorn.

—J'en conviens, madame, l'étude des maladies de l'intelligence exerce sur moi une attraction singulière... J'en veux faire ma spécialité, et je rêve d'être un jour à la tête d'un établissement où je traiterai la folie...

—Puisqu'il en est ainsi, je puis vous questionner avec la certitude d'être éclairée par vous...

—Je vous répondrai de mon mieux...

—Une personne atteinte de folie depuis plus de vingt années, peut-elle au bout de si longtemps recouvrer la raison?...

—Ce n'est pas impossible, mais cela dépend de beaucoup de choses...

—Lesquelles?

—D'abord de l'origine de la folie... La personne dont vous parlez a-t-elle perdu la raison par suite d'une émotion violente, d'une terreur soudaine, d'une catastrophe imprévue, où la folie résulte-elle de désordres causés par une maladie cérébrale? Dans ce dernier cas, je considérerais la folie comme inguérissable.

—Et si l'aliénation mentale était au contraire la conséquence d'une terreur ou d'une blessure?

—On pourrait espérer la guérison, et peut-être aurai-je bientôt la preuve qu'on ne serait pas déçu.

—Un cas de ce genre se présente-t-il en ce moment dans votre clinique?

—Oui, madame, et même un cas très compliqué et fort rare... Pour avoir la chance de mener la cure à bonne fin, je serai forcé de pratiquer une opération...

—A un homme?

—Non, à une femme...

—Et cette femme est depuis longtemps folle?

—Depuis plus de vingt ans...

—L'origine de sa folie?

—Une blessure à la tête.

—Résultat d'un crime ou d'un accident?

—Je ne saurais le dire, mais un crime me semble probable... La pauvre femme a reçu un coup de pistolet dans la tête... Une parcelle de plomb, détachée de la balle, s'est incrustée dans la boîte osseuse où elle est encore...

—C'est étrange! s'écria Claudia.

—Très étrange et très curieux, oui, madame...

—Et c'est à l'asile de Charenton que vous soignez cette folle?

—Oui, madame.

—Et cette femme est Parisienne?...

Etienne se rappela tout à coup que la nouvelle pensionnaire se trouvait aux *isolées, au secret*, et que le devoir professionnel, joint aux recommandations du directeur, lui interdisaient absolument de prononcer son nom.

Aussi se contenta-t-il de répondre :

—Parisienne, je le crois, mais sans en être sûr.

—Et sa famille vient la visiter? demanda Claudia, pensant malgré elle à Esther Derieux.

—Je ne sais, madame... murmura le jeune médecin que ces questions multipliées embarrassaient visiblement. J'ignore ce qui se passe à l'asile en dehors des heures de mon service... Les aliénés ne sont pour nous que des malades, dont bien souvent les noms nous restent inconnus.

Claudia était trop intelligente pour ne pas comprendre qu'elle n'obtiendrait plus rien.

Toute interrogation nouvelle ne servirait qu'à mettre le docteur en défiance.

Que lui importait, d'ailleurs?

Elle ne pouvait raisonnablement supposer que la folle de Charenton fût la veuve du duc Sigismond de la Tour-Vaudieu. Elle interrompit donc une enquête désormais inutile.

—Docteur, dit-elle, vous m'avez appris ce que je désirais savoir et je vous en remercie... Peut-être un jour vous mettrai-je en présence de la personne dont je vous ai parlé, si sa famille se décide à tenter tout pour la guérison...

—Souvenez-vous, madame, que rien n'est possible si l'on ne connaît d'abord le motif véritable de la folie...

—Je ne l'oublierai pas : je m'informerai, et à

l'une de vos prochaines visites je vous transmettrai les renseignements que j'aurai pu recueillir...

La conversation était finie.

Etienne se leva.

—A demain, madame... fit-il.

—A demain, docteur... répondit Claudia en lui tendant la main. Il est ambitieux, pensa-t-elle quand il se fut retiré, si j'ai besoin de lui il me servira.

René Moulin, nous le savons, était sorti très satisfait de l'hôtel de la rue Berlin.

Il rejoignit Jean-Jeudi, qui l'attendait à l'angle de la rue Clichy.

Le vieux voleur, lui voyant la figure rayonnante, s'écria :

—Il paraît que ça marche?

—Comme sur des roulettes...

—Tu as un pied dans la maison?

—Agréé en qualité de maître d'hôtel et d'homme de confiance.

—Quand dois-tu entrer en fonctions?

—Demain matin à neuf heures.

—As-tu reçu des arrhes?

—Sous formes d'avance sur mes gages, et voici trois louis que je vous donne pour grossir votre boursicot.

—Jean-Jeudi fit sauter les trois pièces d'or sur la paume de sa main et les glissa joyeusement ensuite dans la poche de son gilet en murmurant :

—Si c'est la dame de Neuilly, ce n'est qu'un faible acompte... Faudra qu'elle s'exécute et qu'elle *casque* dans le grand genre!...

—Sans doute, répliqua René Moulin, mais pour le quart d'heure ne brusquons rien, et occupons-nous de nos affaires...

—Quelles affaires?

—Renvoyons d'abord les cent francs à Laurent...

—Tu y tiens? fit Jean-Jeudi avec un soupir.

—Je vous ai expliqué pourquoi cette restitution me semble indispensable... Vous irez ensuite porter le portefeuille à l'estaminet de la rue d'Amsterdam où, toute réflexion faite, je ne veux pas qu'on me voie.

Les deux hommes entrèrent dans un petit café où René Moulin écrivit quelques lignes qu'il glissa sous une enveloppe avec le billet de banque et qu'il adressa à M. Laurent, rue du Château, à Vincennes.

Puis il tendit le portefeuille à Jean-Jeudi en lui disant :

—Expliquez que vous l'avez trouvé dans la rue, inventez une histoire...

—Ça ne sera pas difficile... Nous reverrons-nous aujourd'hui?

—Non, mais il faut convenir d'un lieu de rendez-vous pour demain et les jours suivants.

—Arrange ça...

—Eh bien! tous les matins, à huit heures, promenez-vous en fumant votre pipe au coin de la rue de Clichy, dans l'endroit où vous m'avez attendu tout à l'heure... Je vous y rejoindrai et vous tiendrai au courant... Ne manquez jamais de venir, car c'est peut-être le jour où vous me feriez défaut que j'aurais à vous communiquer des choses importantes.

—As pas peur ma vieille!... Tous les matins à huit heures je serai de planton, mais en plein jour il fait bigrement clair, et on vous remarque. Ne vaudrait-il pas mieux nous donner des rendez-vous le soir?

—Le soir je ne pourrai pas toujours disposer de moi... Cependant, quand je serai libre, j'irai faire un tour vers onze heures à la *Cannette d'Argent*...

—Tu m'y trouveras...

—Il se peut que d'un moment à l'autre j'aie à vous apprendre des choses que vous communiquerez sans retard à Mlle Monestier, qui nous servira...

—Tu m'intrigues! Quel est donc ton plan?...

XXXIX

—Ne vous inquiétez pas, dit René, d'un plan que les circonstances peuvent modifier à l'improviste. Contentez-vous d'être certain qu'avant peu nous saurons si mistress Dick Thorn et votre inconnue du pont Neuilly ne sont qu'une seule et même personne... ce dont je doute un peu...

—Ah! tu en doutes?...

—Oui, mais je puis me tromper, comme vous avez pu vous tromper vous-même... Du reste, je vous le répète, nous saurons bientôt à quoi nous en tenir... Et maintenant, au revoir... à demain.

—Les deux hommes se séparèrent. Jean-Jeudi se rendit droit à l'estaminet de la rue d'Amsterdam.

—Monsieur, demanda-t-il au patron, ne connaissez-vous pas un certain M. Laurent?...

—Oui, un domestique momentanément sans place, qui était ici il y a quelques heures.

—Je m'y trouvais en même temps que lui avec un ami, et je ne m'étais pas trompé en croyant le reconnaître quand je l'ai revu dehors... Ceci lui appartient...

Et Jean-Jeudi présentait le portefeuille au patron très étonné, qui le prit en sollicitant une explication.

—Ah! c'est bien simple, répondit le voleur, je traversais la gare de la rue Saint-Lazare... Un monsieur dont la figure ne m'était point inconnue a laissé tomber ce portefeuille... J'ai ramassé l'objet et j'ai appelé le monsieur pour le lui rendre... Il avait disparu... Je me suis souvenu alors que je l'avais rencontré ici et qu'il causait avec vous... Je suis venu et voilà...

—Grand merci de votre complaisance, monsieur... je ferai prévenir Laurent... Vous accepterez bien un bock?...

—Ce n'est pas de refus...

Le bock absorbé, Jean-Jeudi regagna les hauteurs de Belleville.

Chemin faisant il se disait :

—C'est un rude malin, tout de même, ce René Moulin! Il n'y a qu'à le laisser marcher! J'ai de l'argent dans ma poche, je bois, je mange, je me promène; c'est lui qui se donne tout le mal et qui dénichera le magot pour nous deux! Saperlipopette, voilà un associé qui n'aura pas volé sa part de la grenouille!

René, après avoir mis sa lettre à la poste, prit le chemin de la rue Notre-Dame-des-Champs.

Il était déjà tard quand il sonna à la porte de Berthe.

La pauvre enfant n'avait pas vu le mécanicien depuis la veille au soir.

Elle éprouvait une vague inquiétude et, à mesure que s'écoulaient les heures, une tristesse de plus en plus profonde envahissait son âme.

Elle craignait quelque accident imprévu. Elle redoutait une arrestation nouvelle.

Sachant que René Moulin devait aider Jean-Jeudi dans son déménagement, elle se disait qu'une telle opération n'avait pu être bien longue, et elle ne comprenait pas pourquoi son commensal n'était pas venu déjeuner comme d'habitude.

Tout en préparant le modeste repas du soir, elle se forgeait des chimères qui, dans son imagination fiévreuse, prenaient l'apparence des plus funestes réalités.

Quand le mécanicien sonna, Berthe fut saisie d'une émotion violente; ce fut en tremblant qu'elle alla ouvrir.

Sous son costume de maître d'hôtel, avec sa cravate blanche et ses longs favoris, René était à peu près méconnaissable.

L'orpheline ne le reconnut pas d'abord. Elle se crut en présence d'un magistrat et son émotion se changea en épouvante.

Le nouveau venu s'empressa de la rassurer.

—Comment, mademoiselle, s'écria-t-il en souriant, la métamorphose est-elle à ce point complète que votre meilleur ami vous semble un étranger?

—Vous! c'est vous! balbutia la jeune fille pâlisant et rougissant tour à tour. Oh! comme vous m'avez fait peur!

—Et pourquoi, chère enfant? demanda le mécanicien en entrant et en refermant la porte derrière lui.

—Inquiète de votre longue absence, je me figurais qu'il pouvait vous être arrivé quelque chose de fâcheux... En vous voyant sans vous reconnaître, j'ai cru qu'un inconnu venait m'annoncer une mauvaise nouvelle vous concernant.

—Eh! mon Dieu, fit le mécanicien avec un nouveau sourire, qu'aurait-il pu m'arriver de fâcheux? Aucun danger ne me menace, ce me semble...